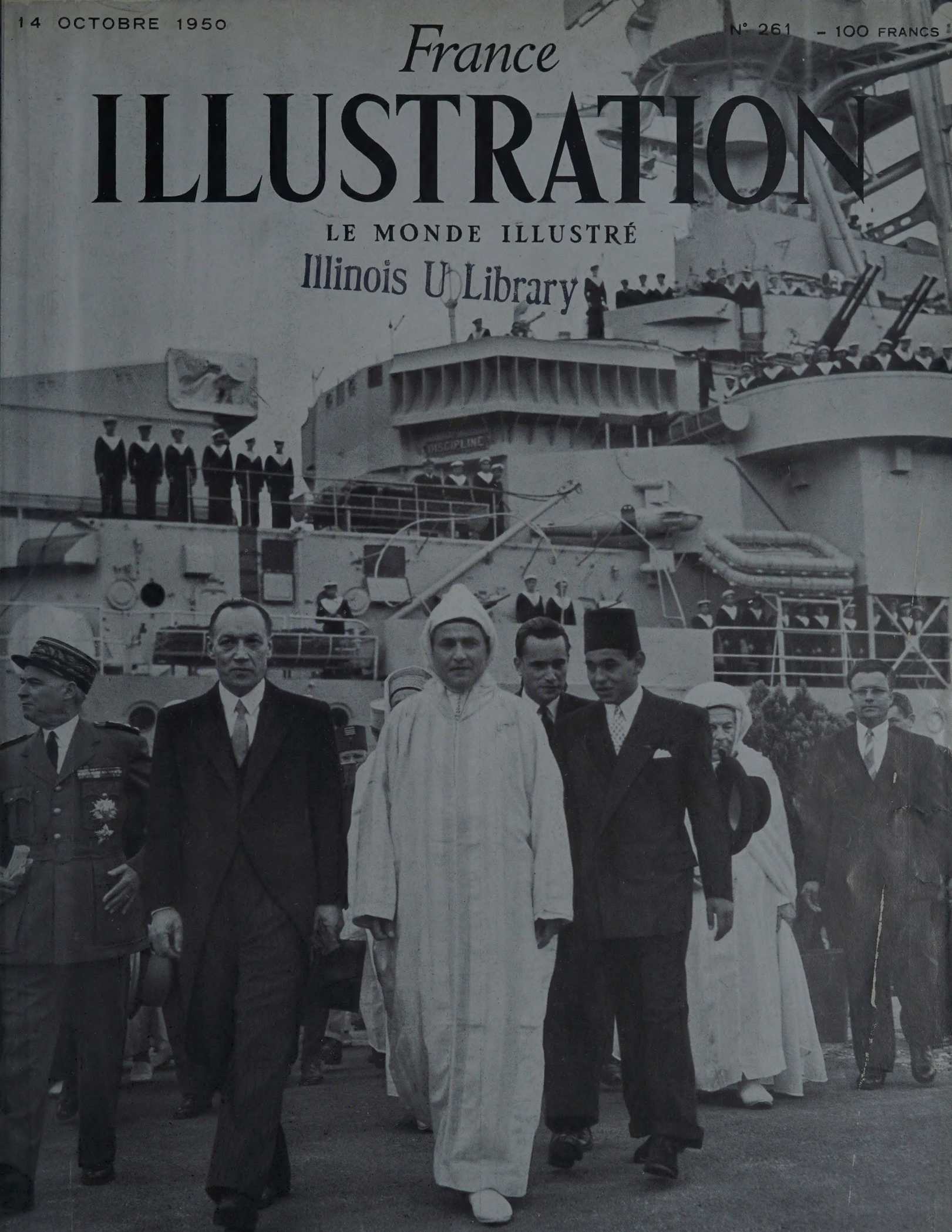
14 OCTOBRE 1950

N° 261 – 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

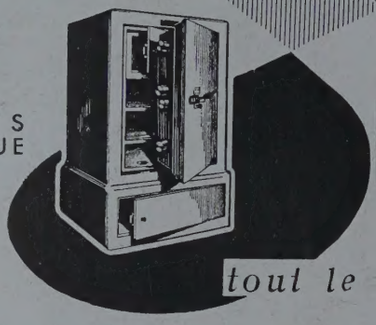
Illinois U Library



LE SULTAN DU MAROC EN FRANCE

B.38

" Organisation Bauche "



COFFRES-FORTS

COFFRES - FORTS
MOBILIER MÉTALLIQUE

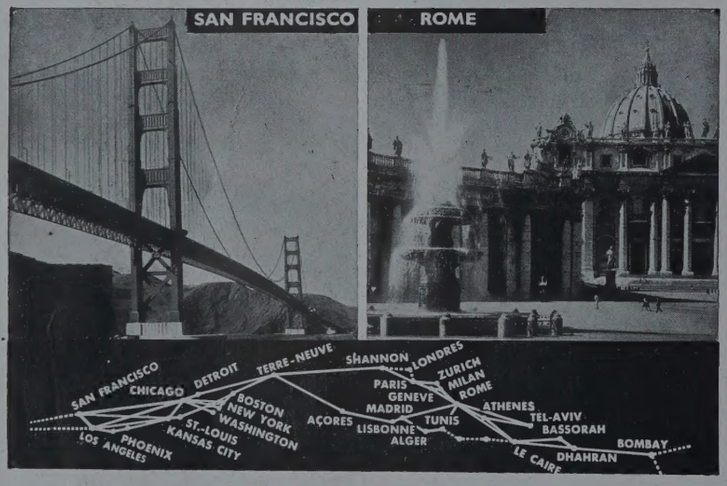
BAUCHE

ÉLECTRO-PROTECTION
SERRURERIE DE SURETÉ

93, rue de Richelieu, Paris 2e

tout le mobilier métallique de bureau

REVENDEURS ACTIFS recherchés pour MOBILIER MÉTALLIQUE



Seule TWA vous offre un tel choix de lignes à travers le monde.

La prochaine fois que vous partirez en voyage, associez donc le plaisir et les affaires en empruntant le si commode réseau T.W.A. Une ligne T.W.A. dessert l'Europe septentrionale... une autre le monde Méditerranéen. Aux Etats-Unis la T.W.A. propose ses services transcontinentaux directs qui relient le Nord industriel au Sud-Ouest ensoleillé.

Sans frais supplémentaires vous pouvez vous arrêter à n'importe quelle ville desservie par la T.W.A. Souvent vous pouvez aller par un itinéraire, revenir par un autre et doubler ainsi l'agrément de votre voyage. En voyageant à 500 kms/h. sur un Skyliner T.W.A. qui a fait ses preuves dans le monde entier, vous bénéficiez en outre d'un service, d'une cuisine et d'un confort vraiment somptueux.

Consultez votre agence de voyage ou téléphonez à la T.W.A. : BAL. 10-83.

Vous pouvez compter sur la

TWA

TRANS WORLD AIRLINES

U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

101, Champs Élysées, PARIS.

50.29

Apprenez l'Anglais* tel qu'on le parle en Angleterre

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement.

Pour y parvenir, il vous faut entendre l'accent, le rythme, les mots usuels du langage courant. Linguaphone vous apprend facilement par cette méthode rapide et correcte. En moitié moins de temps qu'il n'en faut d'habitude, elle vous permet de parler, lire et écrire une langue — et, surtout de comprendre quand on vous parle. Ce n'est pas un travail ardu : dès le début vous vous trouvez dans l'ambiance des conversations du boulevard, du café, de la plage, etc.

Consacrez-y seulement quinze minutes par jour, — chez vous, quand vous le désirez — et dans trois mois vous pourrez vous exprimer librement dans n'importe quelle langue de votre choix.

Renseignez-vous sur cette unique et moderne méthode pour apprendre les langues. Postez le coupon ci-dessous. Tous les détails vous seront envoyés gratuitement par retour. LINGUAPHONE existe en 21 LANGUES y compris : Anglais, Espagnol, Allemand.

LINGUAPHONE pour les langues

* ou une de ces 21 langues

ESPAGNOL ☐ ALLEMAND ☐
PORTUGAIS ☐ ITALIEN ☐

Autre langue .....

Indiquez la langue de votre choix ainsi que les raisons pour lesquelles vous désirez l'apprendre.

Raisons .....

NOM .....

ADRESSE .....

A l'Institut Linguaphone (Dép. K.46) 12, r. Lincoln (Champs-Élysées) PARIS.

Veuillez m'envoyer gratuitement votre livre de 28 pages sur Linguaphone et les détails pour faire un essai gratuit de 8 jours chez moi.

Pour la Belgique: 18, r. du Méridien. Bruxelles.

MOSSANT-Nylon
imperméable
indéformable
irrétrécissable
garanti pur nylon
Publ. SACHA.

PUB. M. NOIRCLERC — PARIS

JACQUES GRIFFE-PARIS

6me ANNÉE — NUMÉRO 261

14 OCTOBRE 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA VILLE LUMIÈRE A OUVERT SES SALONS

Parmi les nombreuses manifestations qui, cette année, marquent la reprise de l'activité parisienne, le Salon de l'automobile, que le président Vincent Auriol a inauguré le 5 octobre, jouit d'un prestige incontesté. Dans les Champs-Elysées les voitures des visiteurs venus de toutes les régions de France s'alignent en grandes files le long des voies environnant le Grand Palais, tandis qu'une foule sans cesse renouvelée se déverse dans l'immense nef de métal et de pierre.

Photographies *France-Illustration* (Jean Falaize, Henri Parnotte).

ACTUALITÉS MONDIALES DE

MADRID. A l'issue des importants entretiens qu'ils ont eus, tant à Porto qu'au Ferrol, le général Franco et M. Salazar ont confirmé leur parfaite unité de vues sur les grands problèmes internationaux actuels.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

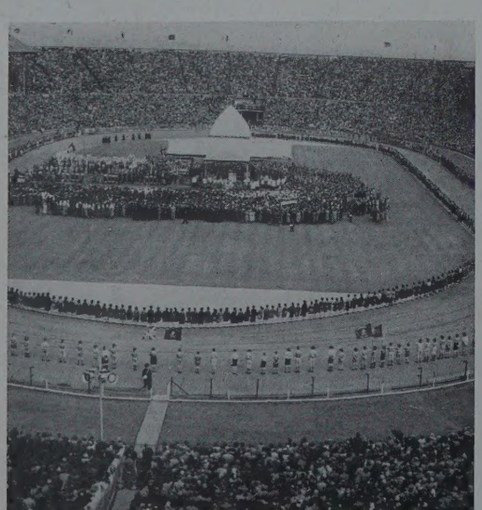
VIENNE. Le gouvernement autrichien ayant refusé de s'incliner devant les exigences de la conférence des délégués d'entreprises, le parti communiste a tenté de déclencher un mouvement de grève générale, lequel n'a été que très partiellement suivi en dépit de l'appui que lui ont donné les autorités soviétiques d'occupation.

MARGATE. Au congrès travailliste, M. Attlee, que l'on voit ici à l'issue de la cérémonie religieuse inaugurale, a déclaré qu'il fallait veiller pour que la liberté ne périsse pas faute de moyens de défense.

SEFROU. Les habitants de ce qui fut une pittoresque cité marocaine s'affairent dans les ruines de leurs maisons dévastées tragiquement par une crue de l'oued Aggaï, qui a fait une centaine de victimes.

ROME. Dans sa résidence d'été de Castelgandolfo, le Souverain Pontife a reçu en audience le Premier ministre égyptien, avec qui il s'est longuement entretenu. S. E. Nahas pacha était accompagné de son épouse.

STOCKHOLM. Entraînées par un glissement de terrain, les maisons d'un village de la région de Göteborg, renversées et dispersées comme des jouets enfantins, menacent de s'abîmer dans la rivière Göta.



LONDRES. 90.000 fidèles et de nombreux prélats ont assisté, dans le stade de Wembley, aux fêtes organisées pour célébrer le centenaire du rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre.

BRUXELLES. Après avoir assisté à des manœuvres de tanks, le prince Baudouin, accompagné d'officiers supérieurs, a inspecté les canons antichars modernes dont dispose l'école des blindés de Flawinne.

PARIS. Sous la présidence de M. le premier président Rousselet la Cour d'appel a tenu l'audience solennelle de rentrée, où, selon l'usage, a été prononcé l'éloge des magistrats disparus dans l'année.

LA SEMAINE

LE HAVRE. En cette ville comme en maintes autres cités la reconstruction est menée activement. Architectes et urbanistes ont su trouver, là comme ailleurs, une heureuse solution aux problèmes qui se posaient.

GENES. Arturo Toscanini, dont la robuste vieillesse ignore le repos, est parti pour New York, où il va diriger une série de concerts. Noël le retrouvera dans sa famille, puis l'Amérique reprendra le maître.

VENISE. Une rencontre — fort pacifique celle-là — a mis aux prises le Russe Kotov et l'Américain Steiner dans un tournoi international d'échecs auquel participaient les meilleurs joueurs mondiaux.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

J'ai fait, il y a deux ans, le tour de la France, dans le dessein de visiter les groupes de l'Alliance française et de les entretenir de mes grands voyages à travers le monde. Le spectacle de la France ruinée m'a souventes fois serré le cœur. En 1948, on ne pouvait encore juger l'effort de reconstruction. Il semblait qu'on allât au plus pressé. On restaurait, par exemple, le port, à Dunkerque et, pour relever la ville, on attendait d'avoir reconstitué l'instrument de travail de la ville. Les routes étaient bonnes, partout, mais beaucoup de ponts étaient encore provisoires. Hélas ! dans la petite ville près de laquelle je vis et travaille, en été, les ponts ont dû, en trente-deux ans, être reconstruits trois fois. Les peuples qui ne connaissent pas l'invasion, qui n'ont pas vu l'ennemi sur leur territoire, n'imaginent pas la patience de fourmis qu'ont dû montrer les Français au long de leur longue histoire.

Je viens de faire non point un nouveau tour de France, mais plusieurs voyages qui m'ont permis d'apprécier les progrès accomplis dans cette tâche sans fin, oui, je dis bien sans fin, puisqu'il nous faut, dès maintenant, songer à quelque nouveau conflit et prendre des précautions.

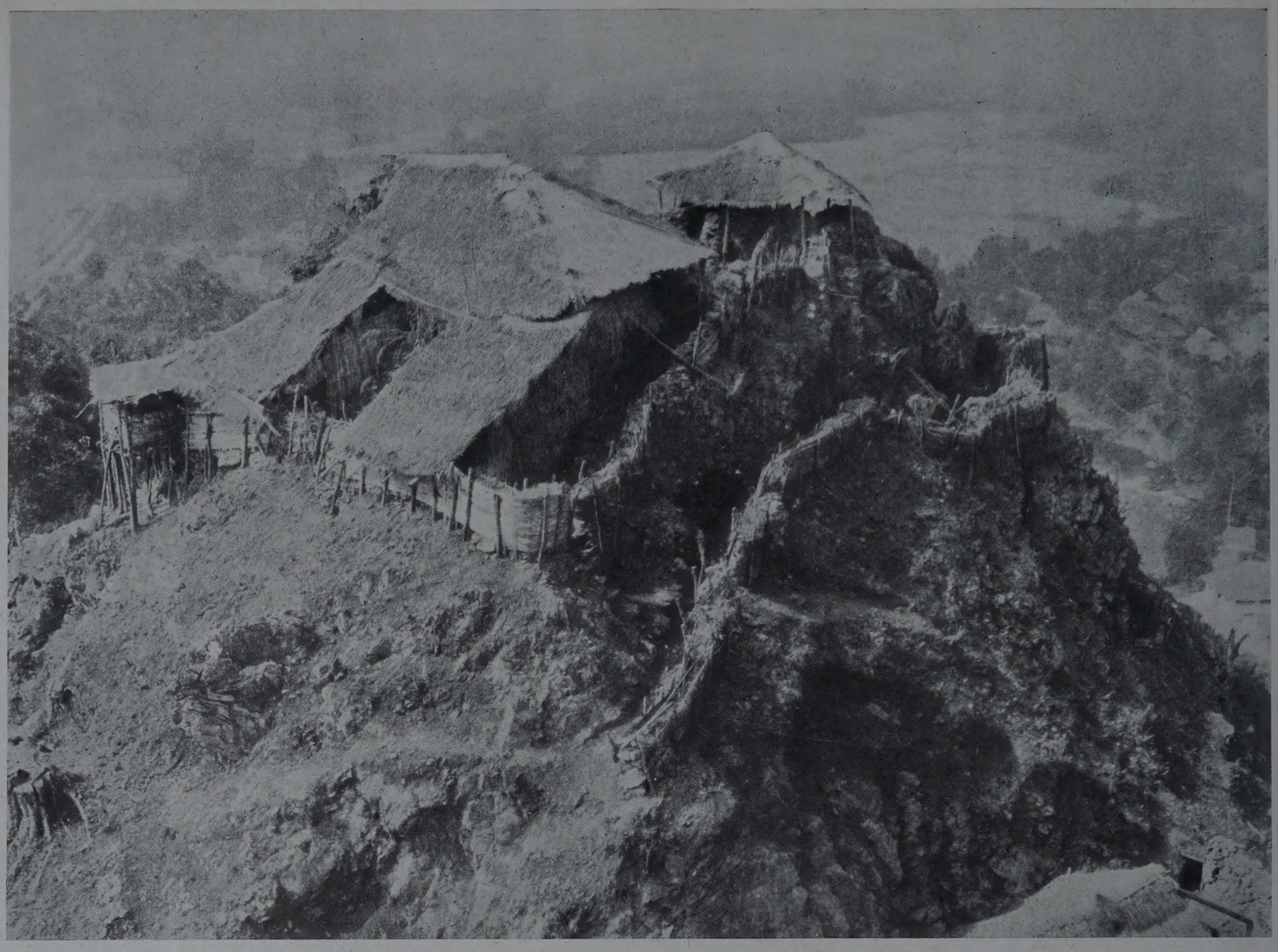
L'effort de reconstruction est maintenant manifeste et le voyageur ne peut pas ne pas l'admirer. Pontoise, Saint-Ouen-l'Aumône, Mantes, Orléans, Tours offrent le spectacle de chantiers bruissants et, partout, les édifices montent. A Saint-Malo, c'est un grouillement, une fièvre vraiment tonique. Je veux croire qu'il en est ainsi partout, car le besoin est sans mesure. Je conseille aux étrangers qui, ne pouvant tout voir, se contentent d'aperçus sommaires, je leur conseille de lire attentivement quelques pages du *Guide Michelin*, par exemple, de cet ouvrage que l'on voit presque toujours entre leurs mains. Rares sont les villes pour lesquelles il n'est point fait mention de quelque blessure cruelle. Tantôt c'est le cœur de la ville, tantôt les faubourgs. Parfois la ville entière semble ramenée au ras du sol. Il me souvient de la douleur que j'éprouvai, naguère, en découvrant, de loin, la grande et belle église de Vitry-le-François, seule, debout, au milieu d'une plaine désolée.

Il est réconfortant de voir que la reconstruction marque un vif souci de l'agrément, du goût, des habitations plaisantes, des perspectives heureuses. A visiter beaucoup de villes renaissantes, on constate seulement un peu de monotonie. Je fais des vœux pour que les provinces conservent leur caractère, quoi qu'en pensent les sots qui me jugent « centraliste » parce que j'ai vivement conseillé de réserver l'école primaire à l'enseignement de la langue nationale et non point à celui des parlers locaux. Non, non ! J'aime la variété et j'espère que les nouvelles maisons de Brest ne ressembleront pas trop à celles de Beauvais, de Strasbourg ou de Marseille.

Parfois, la hâte apportée à restaurer ne va pas sans quelque oubli. Je connais un bourg assez voisin de Paris où l'on a doté toutes les maisons de fort honnêtes salles de bains, mais en oubliant d'assurer l'évacuation des eaux usées... Un autre souci, pour le voyageur qui a visité le monde, est l'insuffisance, dans nombre de villes rebâties, de lieux réservés au stationnement des voitures. C'est un des grands problèmes de l'urbanisme à venir. Je me suis permis de le signaler avec insistance, lors d'une réunion de la Commission supérieure des Sites, aux architectes de la nouvelle ville de Marseille. Je n'ai pas eu le sentiment qu'ils avaient une claire vue de ce problème capital.

★

Ainsi le voyageur chemine de province en province, admirant comme il convient cette belle volonté de revivre. Et, pourtant, nonobstant l'angoisse de l'heure, une autre inquiétude se lève et s'agite dans l'esprit qui ne désespère pas de comprendre. On rebâtit les villes, tant mieux ! On fait trop peu de chose pour les villages, pour les fermes isolées. Celles-ci ont été protégées de la destruction brutale par leur solitude même. Cependant, elles tombent en ruine et, comme les matériaux et la main-d'œuvre sont hors de prix, les paysans renoncent à relever leurs murailles. Ainsi le fond de la fortune française risque de mourir doucement. Les paysans finiront par gagner la ville séduisante. Les pêcheurs bretons ne font rien de tel, heureusement. On m'affirme qu'ils ne désertent pas la mer et qu'ils résistent avec vigueur à la force polarisante des cités tentaculaires. Qu'ils en soient félicités !



Les partisans qui secondent nos troupes surveillent la RC 4 dans de petits postes qui sont perchés sur les pitons calcaires du haut Tonkin.

DANS LES MONTAGNES DU HAUT TONKIN

LES DRAMES DE LA RC4

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

Le convoi avait d'abord grincé, gémi, renâclé tout au long de la montée sur cette fameuse RC4 burinée à travers le chaos calcaire des montagnes. On était dans un paysage de désolation, parmi l'éruption des pitons blanchâtres tout mangés d'une végétation noirâtre. Cette jungle est en même temps le pays des grottes et de la soif, celui où les bandes vietminh s'assemblent pour les grandes embuscades. Parfois, sur une hauteur chauve, se détachait, à la fois rustique et grandiose, quelque poste protecteur aux enceintes de bambou et de terre. Et toujours le convoi montait au milieu d'un défilé aux parois lisses et à pic... Enfin, l'on fut au sommet du col de Luong-Phai, et, en contre-bas, à quelques kilomètres, j'aperçus la plaine de Dong-Khé. C'était comme une auge enfoncée dans les massifs, l'auge classique des estampes chinoises, avec son damier de rizières limoneuses, ses paysans et ses buffles. Pas une grande plaine, mais simplement quelques hectares enfermés dans un capharnaüm de pitons, dont les premiers poussaient comme des dents à même la terre cultivée. A peu près au milieu, près d'un village, le fortin principal était construit sur une petite éminence. Mais, à peine à quelques centaines de mètres, ces modestes défenses étaient surplombées par les premières crêtes, déjà abruptes et sauvages avec leurs à-pics.

Telle m'était apparue, voilà plus d'un an, la cuvette de Dong-Khé, alors simple étape sur la route de Caobang. A cette époque, les drames de la RC4 étaient ceux des convois, sur lesquels se jetaient, pour les détruire, des milliers de Vietminh tapis dans la brousse ou dégringolant des pitons. Finalement, à l'automne dernier, tous les postes français audacieusement implantés dans le « quadrilatère » vietminh du haut Tonkin avaient été évacués, à l'exception des trois « hérissons » de Lao-Kay, de Caobang et de Dong-Khé, installés sur les axes essentiels de la Chine rouge vers les capitales volantes d'Ho Chi Minh comme Thaï-Nguyen ou Bac-Kan. Ces hérissons devaient être désormais ravitaillés, en dépit de la mousson et du crachin, par un pont aérien : la RC4 s'arrêtait pratiquement à That-Khé, déjà à portée de la grande base française de Langson.

Quelques mois après commençait la nouvelle tactique vietminh, celle de l'assaut moderne par des bataillons réguliers parfaitement armés, contre ces postes laissés à eux-mêmes, sans autre secours immédiat que celui du ciel, celui des avions et des parachutistes.

LA TRAGÉDIE DE SEPTEMBRE

A la fin de mai, en un drame rapide et brutal, quatre bataillons vietminh attaquaient Dong-Khé. Surgissant des pitons qui dominent la cuvette, ils avaient écrasé le fortin avec leurs canons et donné l'assaut en rangs massifs. Le Vietminh était resté maître du terrain ; pas pour plus de douze heures. Un bataillon de parachutistes, tombé à l'aube, avait reconquis Dong-Khé sur un ennemi surpris.

Le poste fut reconstruit et une nouvelle garnison, un peu plus forte, y fut installée. Mais le samedi 16 septembre devait recommencer la tragédie — une

tragédie de soixante heures, connue du monde par quelques messages radio et puis ce fut le silence. Le samedi à midi Dong-Khé annonçait que cinq bataillons ennemis, installés sur tous les pitons alentour, soumettaient le fortin à un bombardement massif de canons lourds et de mortiers. Mais les pertes n'étaient pas considérables. Cependant, dans la longue journée du dimanche, à travers les rares messages apparaissait une détérioration progressive : l'ennemi, tirant à bout portant, avait tué ou blessé plus de la moitié d'une garnison de 200 légionnaires. La nuit devait amener un silence définitif : Dong-Khé ne répondait plus. Le lundi matin le ciel sur le haut Tonkin était bas et bouché. Cependant, un avion reçut la mission d'aller en reconnaissance au-dessus de Dong-Khé. Après un vol dramatique dans les crêtes et la mousson, l'appareil fut accueilli par un feu nourri de D. C. A. Sur le mât fracassé, le drapeau français avait disparu. D'énormes flammes noirâtres se dégageaient encore du poste calciné. Dong-Khé était tombé. Les Vietminh annoncèrent qu'ils avaient fait quatre-vingt-dix-huit prisonniers. Le reste était donc mort.

Cette fois le Vietminh, en perfectionnant son dispositif, avait pleinement réussi dans son entreprise. Tout au long de la RC4 non seulement il avait multiplié les destructions, mais aussi placé de solides bouchons qui devaient retarder les colonnes françaises de renfort. Qu'on imagine l'avance de nos éléments de secours dans ces montagnes sauvages, à travers d'étroits corridors qu'une mitrailleuse ennemie suffit à bloquer. Qu'on imagine les tabors prenant à l'assaut, l'un après l'autre, tous les pitons dominant la mince route ; qu'on imagine sur celle-ci l'effort des hommes — avec leurs canons, avec leurs blindés, avec tout leur attirail — pour progresser en dépit du Vietminh et de la nature... Quand, le 21 septembre, les colonnes françaises parvinrent enfin au sommet du fameux col de Luong-Phai, il était trop tard. De là-haut les soldats pouvaient apercevoir dans le lointain, au milieu des éternelles rizières, quelques restes noircis : ce qui avait été Dong-Khé.

Il n'y eut même pas la reprise du poste. Les Vietminh avaient évacué cette cuvette, mais pour se retrancher sur les crêtes environnantes, où étaient non seulement les cinq bataillons qui avaient attaqué Dong-Khé, mais plusieurs autres, tenus en réserve pendant l'affaire. L'ensemble constituait un potentiel militaire assez important de 10.000 réguliers vietminh, dans le cadre actuel de la guerre dans le haut Tonkin.

Il ne pouvait être question pour les colonnes françaises de descendre dans la cuvette sans auparavant déloger les Vietminh de leurs montagnes. On imagine ce qu'aurait été l'entreprise — l'escalade de ce chaos de pitons qui sont autant de forteresses naturelles. Dong-Khé ne méritait pas tant de peines et de risques. Aussi, ce qui avait été par deux fois un mortel champ de bataille devint un *no man's land*, de part et d'autre duquel les deux adversaires se surveillent.

Ce n'est pas seulement sur la RC4 qu'existe une menace vietminh. Une autre concentration, peut-être plus importante encore, pèse, de l'autre côté du quadrilatère ennemi du haut Tonkin, sur la vallée du fleuve Rouge et surtout sur la cité frontière de Lao-Kay, isolée du delta tonkinois par plusieurs centaines de kilomètres de jungle ennemie. Déjà l'adversaire harcèle une ligne de postes avancés à environ 80 kilomètres à l'est de la ville. Il y a aussi, au cœur de la montagne et de la jungle, le fortin de Pakha. Déjà les Vietminh se sont installés sur les crêtes environnantes. Là, d'un jour à l'autre peut commencer la bataille pour Lao-Kay.

Ce n'est pas tout, car sur toute la surface de l'Indochine les Vietminh font des efforts désespérés. Des bandes de Vietminh essaient de remonter le long de la côte annamite vers l'impériale cité de Hué ; des grandes compagnies s'infiltrent sur les pistes de l'immense Laos jusque vers les confins birmans ; au Cambodge, des condottieri vietminh ont supplanté les chefs issaraks, ces révoltés locaux qui se réclament du bouddhisme. A Saïgon même, on reparle de la grande conjuration, celle où seraient jetées mille grenades et tirés cent coups de mortiers.

GUERRE DE MOUVEMENT ?

Était-on à la veille de la fameuse contre-offensive générale, promise depuis si longtemps ? On eût pu le croire en écoutant la radio vietminh, qui, au début de septembre, diffusait la proclamation suivante : « Nous connaîtrons bientôt la contre-offensive générale, celle qui doit amener l'extermination des colonialistes. La résistance approche enfin du but, grâce à l'aide de l'U. R. S. S., de la Chine, de la Corée et de tous les pays démocratiques. Bientôt nous viendrons à bout de nos ennemis. »

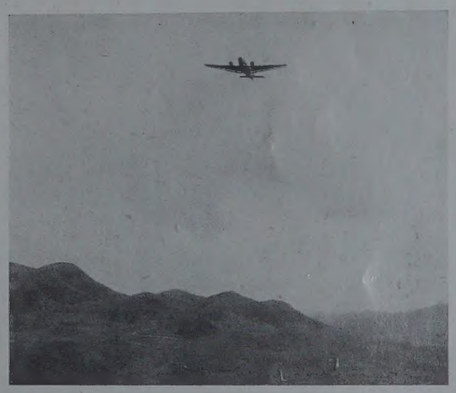
Vo Nguyen Giap lui-même — le créateur de l'armée populaire — se faisait récemment, dans une revue vietminh, le prophète de la troisième phase, celle de la guerre de mouvement ; les deux premières phases ayant été constituées par la guérilla spontanée, puis par la guérilla organisée.

Giap annonçait une guerre véritable, sur le modèle coréen. Et cette menace paraissait contenir une certaine réalité, car depuis le début de l'année arrivaient avec une amplitude croissante des informations dangereuses de la Chine voisine. On y disait comment, dans les provinces limitrophes, les aérodromes étaient reconstruits et les routes, poussées à travers les montagnes par des foules de coolies, de véritables fourmis humaines. Il était question de camps immenses, comme celui de Trung-Khanh-Phu, où des milliers de soldats vietminh étaient entraînés aux engins modernes, à l'artillerie lourde et aux tanks. On parlait de régiments vietminh déjà sur pied de guerre, juste à la frontière, en face de Lao-Kay, de Caobang et de Langson, les trois clés du Tonkin. Il semblait que du matériel nouveau surgissait de partout : par les jonques de Hainan, par les caravanes humaines sur les sentes tonkinoises, par les contrebandiers internationaux du Sud-Est asiatique. Et brochant sur le tout, parvenaient les rumeurs des concentrations chinoises : 200.000 hommes à moins de 100 kilomètres de la frontière, près de Nanning.

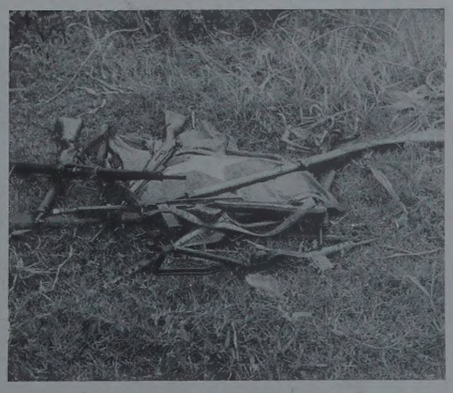
Ainsi apparaissait le danger. Si le Vietminh devait attaquer, appuyé par des troupes chinoises, avec des tanks, des avions et de l'artillerie, il lui devenait facile de brûler nos postes, faits de boue et de planches, qui souvent ressemblent à des cahutes fortifiées où habite une population mixte de partisans locaux, de Marocains barbus, de légionnaires aux képis blancs, de Sénégalais, de parachutistes. S'il se produisait une invasion véritable au début de la saison sèche, on pourrait se demander si notre dispositif à la frontière résisterait. Là, en effet, les troupes françaises ne peuvent compter que sur elles-mêmes. Devant elles, derrière elles, partout s'étend la jungle ; les principales forces françaises sont dans le delta civilisé, trop loin pour secourir. Les hommes de la frontière n'ont d'autre solution que la victoire, s'ils ne veulent pas griller dans leurs postes ou périr dans la brousse. Mais n'allaient-ils pas être submergés ?

Depuis lors, à Dong-Khé, 200 légionnaires ont combattu jusqu'à l'anéantissement. Et cependant cette affaire a apporté la réponse : il n'y aurait pas d'invasion, actuellement du moins.

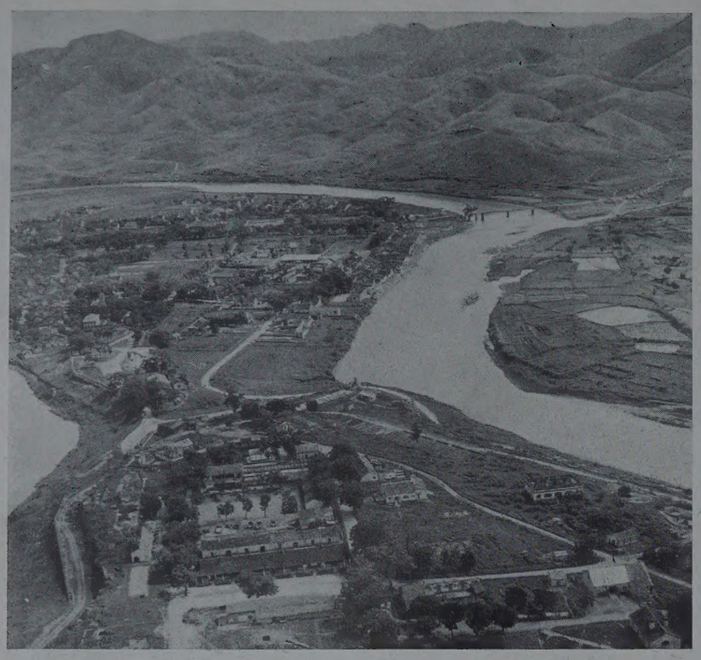
UN AVION FRANÇAIS A PRIS CETTE PHOTOGRAPHIE DU VILLAGE ET DU POSTE DE DONG-KHÉ, SURPLOMBÉS PAR DES PENTES ARIDES, SUR LESQUELLES 200 LÉGIONNAIRES ONT SOUTENU UN COMBAT HÉROIQUE.



L'AVIATION A APPUYÉ AVEC EFFICACITÉ L'ACTION DES TROUPES DIRIGÉES VERS DONG-KHÉ.



SUR UN SENTIER PROCHE DE LA RC4, UN DRAPEAU ET DES ARMES PRIS AU VIETMINH.



Le poste de Caobang, qui a été récemment évacuer par nos troupes.

Un mortier en action dans un petit poste du secteur de That-Khé.

CHANGEMENT D'ATMOSPHÈRE

Bien mieux, l'enlèvement de haute lutte par les forces franco-vietnamiennes de la place de Thaï-Nguyen, dont le maquis vietminh avait fait sa capitale militaire inviolée depuis 1946, constitue une éclatante revanche à l'affaire de Dong-Khé. Outre l'effet moral de ce succès, c'est à Thaï-Nguyen que Ho Chi Minh, venant de Chine, avait installé en 1944 son premier gouvernement ; les Vietminh se voient privés d'un point stratégique important, où les routes qui viennent de Chine rejoignent les voies d'accès au delta du fleuve Rouge.

Les événements récents ont d'abord dissipé la crainte d'une action chinoise directe. Dans l'état présent des choses, l'intervention de Mao Tse Tung se fait seulement par personnes interposées, au moyen des Vietminh spécialement préparés. Dès lors se pose la question : quel degré d'efficacité ont atteint les troupes d'Ho Chi Minh ? Autrement dit, sont-elles capables d'une entreprise concertée contre le dispositif français ?

Dong-Khé a prouvé que les forces vietminh peuvent dès maintenant réaliser un coup minutieux, mais un coup « local ». Dans cette entreprise, l'ennemi a su parfaitement coordonner l'emploi de ses bataillons, de son artillerie, de ses coolies, de son ravitaillement, il a su emporter le poste avec rapidité tout en retardant l'avance des colonnes françaises de secours. Mais ensuite il n'a pas vraiment tenté d'exploiter un succès qu'est venu effacer rapidement l'affaire de Thaï-Nguyen.

Cependant le Vietminh, à défaut d'une offensive générale, peut encore entreprendre de nouvelles actions bien montées contre les points faibles du dispositif frontalier. Il lui suffit pour cela d'accumuler le maximum de moyens en hommes et en armes contre des positions françaises isolées (Caobang et Lao-Kay, par exemple), puis d'attaquer sans répit. A vrai dire les possibilités ennemies s'exercent sur un secteur, celui de nos « antennes », situées face à la Chine. Il y a, opposé au carré vietminh du haut Tonkin, un carré français vital qui englobe tout le delta et se poursuit jusqu'à la RC 4, du moins dans la section comprise entre la mer et Langson, peut-être That-Khé. Là le corps expéditionnaire est chez lui, il peut aisément manœuvrer en cas d'activité ennemie. Au contraire, à l'ouest de That-Khé — tout comme dans la région de Lao-Kay — on est pratiquement dans un pays vietminh, à ce point que nos positions sont simplement des îlots encerclés. En maintenant ces « hérissons » le commandement français a pris des risques ; il les a assumés pour des raisons très précises, afin de contrôler les principales plaques tournantes de la frontière. Au cours des mois passés des garnisons comme Caobang ou Lao-Kay ont joué un rôle capital ; elles ont permis, à la fin de l'année dernière, le désarmement des réfugiés nationalistes — et surtout, depuis lors, elles ont quand même gêné considérablement les livraisons chinoises au Vietminh. On comprend que ce dernier soit tenté de s'acharner à faire sauter ces verrous.

UNE AIDE QUI S'IMPOSE

Cependant il est certain que si l'armée française avait eu un matériel plus moderne, si, en particulier, elle avait disposé de bombardiers capables de « nettoyer » une zone selon les méthodes américaines en Corée, Dong-Khé ne serait pas tombé et l'on n'aurait pas eu de craintes pour Caobang dont le haut commandement s'est résolu à faire évacuer la garnison, cette mesure entrant dans le cadre d'un remaniement complet du dispositif couvrant la frontière. Jusqu'à présent il faut reconnaître que l'aide militaire des Etats-Unis à l'Indochine n'a pas encore eu de traduction pratique. Il serait dangereux de trop retarder la fourniture d'un équipement indispensable, car on ne sait pas ce qui se passe en Chine, car on ne connaît pas la véritable ampleur des préparatifs en faveur du Vietminh. Actuellement il semble que celui-ci en soit seulement au stade des opérations locales. Mais dans deux mois, peut-être, les Chinois auront fourni assez d'armes, les camps d'instruction, formé assez de bataillons pour que Vo Nguyen Giap commence la guerre de mouvement. L'exemple de la Corée doit donner à réfléchir. Là aussi il y avait un ami extérieur, une frontière commune (ou plutôt pas de frontière), et un immense réservoir humain. Et le Vietminh pourrait d'autant plus être incité à hâter les choses que les masses populaires des deltas lui échappent et que dans ses montagnes il souffre de la famine et de l'épuisement. Est-il condamné à la brutale aventure militaire appuyée du dehors par le potentiel énorme du bloc sino-soviétique ?

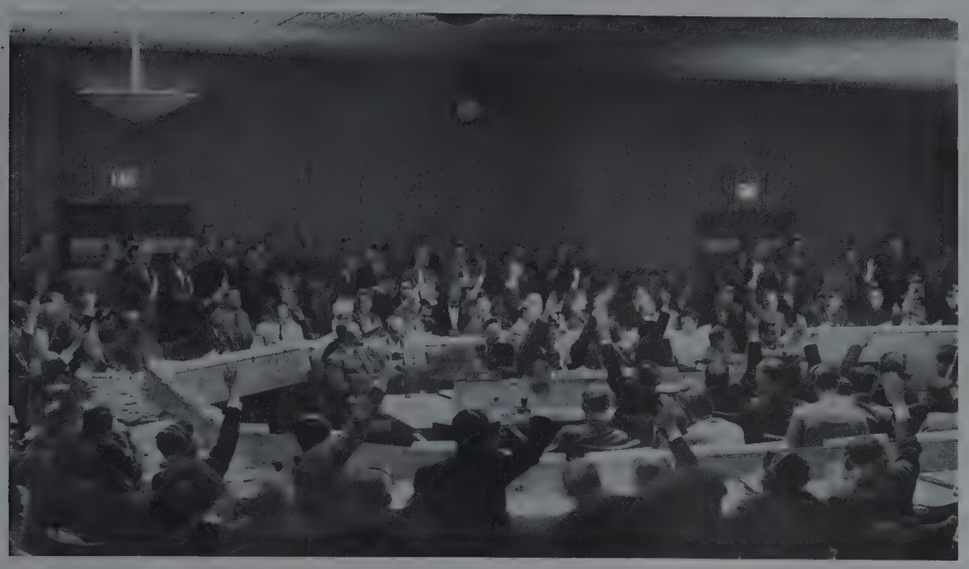
(A suivre.)

Le repas frugal des éléments français progressant vers Dong-Khé.

M. Pignon félicite des Sénégalais qui ont pris part aux opérations.

LES ÉVÉNEMENTS DE CORÉE

38e PARALLÈLE...



VUE DE LA SÉANCE AU COURS DE LAQUELLE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'O. N. U. A VOTÉ UNE RÉSOLUTION AUTORISANT IMPLICITEMENT LES FORCES DES NATIONS UNIES A FRANCHIR LE 38e PARALLÈLE.

La défaite des Nord-Coréens et l'arrivée des forces victorieuses à proximité du 38e parallèle posaient aux chefs militaires et à l'O. N. U. un problème. Poursuivrait-on au delà de cette ligne idéale de démarcation l'action entreprise ?

Des éléments sudistes franchirent presque aussitôt après l'avoir atteint le 38e parallèle. Mais le général Mac Arthur maintenait à cette limite la majeure partie des forces qu'il commande. Aussi bien, la rapidité même du succès qu'il venait de remporter lui imposait-il de prescrire des opérations de « nettoyage » et un regroupement des unités combattantes.

Tandis que ces préparatifs s'accomplissaient, la commission politique de l'O. N. U. cherchait un moyen de régler le conflit. Elle écarta d'abord une proposition de M. Vychinski qui prévoyait le retrait immédiat de Corée des troupes américaines. L'Inde, alors, appuyée par la Yougoslavie, proposait de charger une sous-commission de trouver un compromis. Mais il apparut très vite que l'extrême lenteur avec laquelle la transaction serait recherchée eût rendu cette procédure inefficace. On se rallia donc à une proposition de la Grande-Bretagne. Appuyée par huit puissances, elle a été adoptée d'abord à la commission politique puis ratifiée à l'assemblée plénière par 45 voix contre 5 et 7 abstentions.

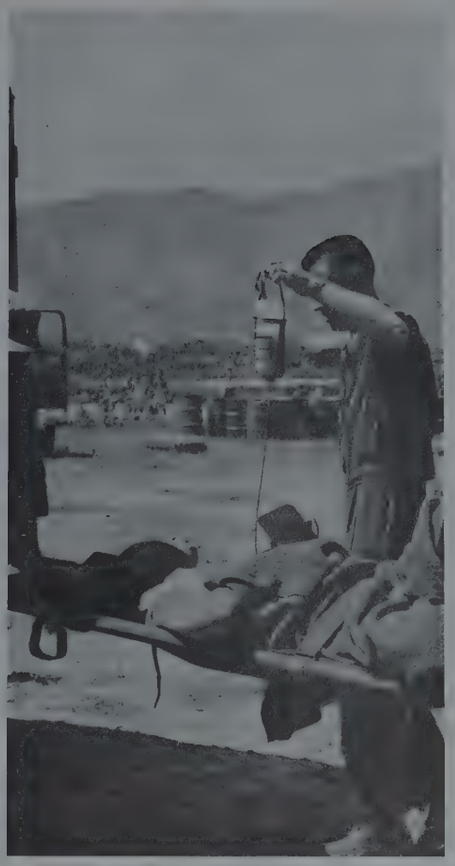
En six points la résolution britannique établit un projet de règlement de l'affaire coréenne. Pour l'essentiel, il prévoit que toutes les mesures nécessaires devront être prises pour assurer en Corée des conditions de stabilité. Des élections devront avoir lieu sous les auspices de l'O. N. U. Les forces de l'O. N. U. seront maintenues en Corée pendant le temps nécessaire à la réalisation de ces objectifs.

L'adoption par l'O. N. U. de la résolution britannique donnait implicitement au général Mac Arthur l'autorisation de faire franchir par ses troupes la frontière fictive du 38e parallèle et apportait une autorité « légale » à des mesures que la situation militaire faisait paraître aux yeux du commandant en chef comme indispensables. A la vérité, le général Mac Arthur tient ses pouvoirs du Conseil de sécurité et la décision de l'Assemblée plénière ne fait que renforcer juridiquement sa position. Mais les Etats-Unis tenaient essentiellement à obtenir l'assentiment de l'organisme qui siège à Flushing Meadows.

On s'est du reste préoccupé, aussi bien à l'O. N. U. que du côté du commandement militaire, de prévenir toutes complications et de ne rien faire qui puisse fournir prétexte à une extension du conflit. C'est pourquoi toutes assurances ont été données que la traversée du 38e parallèle par l'armée américaine et les opérations qui s'ensuivraient n'auraient rien qui puisse alarmer les voisins de la Corée.

Une deuxième phase des hostilités est donc commencée qui a pour objet de contraindre les éléments communistes à la reddition. Liquider ce qui subsiste d'organisé des armées nord-coréennes et prévenir l'installation d'une « guérilla » sont le souci du commandement américain. D'où le regroupement des forces en vue de cet effort inauguré par le franchissement du 38e parallèle par des patrouilles américaines dès que fut connu le vote de l'O. N. U.

TROIS DES VAINQUEURS DE CORÉE : LE VICE-AMIRAL ARTHUR STRUBLE, COMMANDANT LA 7e FLOTTE AMÉRICAINE, LE GÉNÉRAL MAC ARTHUR, COMMANDANT EN CHEF, ET LE BRIGADIER-GÉNÉRAL COURTNEY.



DANS UN CAS URGENT, LE PLASMA SANGUIN EST UTILISÉ PENDANT LE TRANSPORT DU BLESSÉ.

EN CORÉE

AUX POSTES AVANCÉS DE LA CHIRURGIE DE GUERRE

L'AFFAIRE de Corée a posé, bien entendu, tous les problèmes de la guerre. Dans le domaine chirurgical, les progrès accomplis pendant le dernier conflit mondial et l'extraordinaire expérience acquise ont conféré aux Américains un avantage certain, dont ils usent actuellement avec toute leur méthode et, il faut le dire, des moyens considérables.

Le plus angoissant problème du champ de bataille est celui du blessé « choqué » et saigné : c'est un blessé qui succombe sous l'influence de phénomènes généraux et qu'une intervention médicale immédiate, et immédiatement suivie de l'intervention chirurgicale nécessaire, peut sauver. Cette intervention médicale doit lutter contre le choc et contre l'hémorragie. Tout le monde maintenant connaît la nécessité de réchauffer le blessé, de remonter son tonus général, de calmer ses souffrances, de prévenir tétanos et gangrène.

Le problème de l'hémorragie aurait été insoluble sans la découverte du professeur russe Judine, qui, il y a vingt ans, mettait au point les possibilités d'emploi du sang conservé. Il utilisait, a-t-il dit au premier Congrès international de la transfusion du sang à Paris, du sang de cadavre. Tous les médecins présents furent émus par cette déclaration, mais le professeur Antonin Gosset, qui présidait ce congrès avec sa maîtrise habituelle, passait sur cette idée du cadavre, retenait la notion de « sang conservé » et montrait que, dans nos pays au moins, jamais on ne manquerait de donneurs volontaires.

Cette donnée fut universellement admise dans les pays occidentaux, et à l'heure actuelle elle a prévalu. En Amérique, comme en France, on voit faire sur tout le territoire une immense collecte de sang. Le sang, recueilli dans des

DANS UN HOPITAL PROCHE DU FRONT, UNE INFIRMIÈRE DU « KOREAN ARMY NURSE CORPS » — ORGANISÉ PAR LE SERVICE DE SANTÉ AMÉRICAIN — DONNE LES PREMIERS SOINS A UN SOLDAT BLESSÉ.

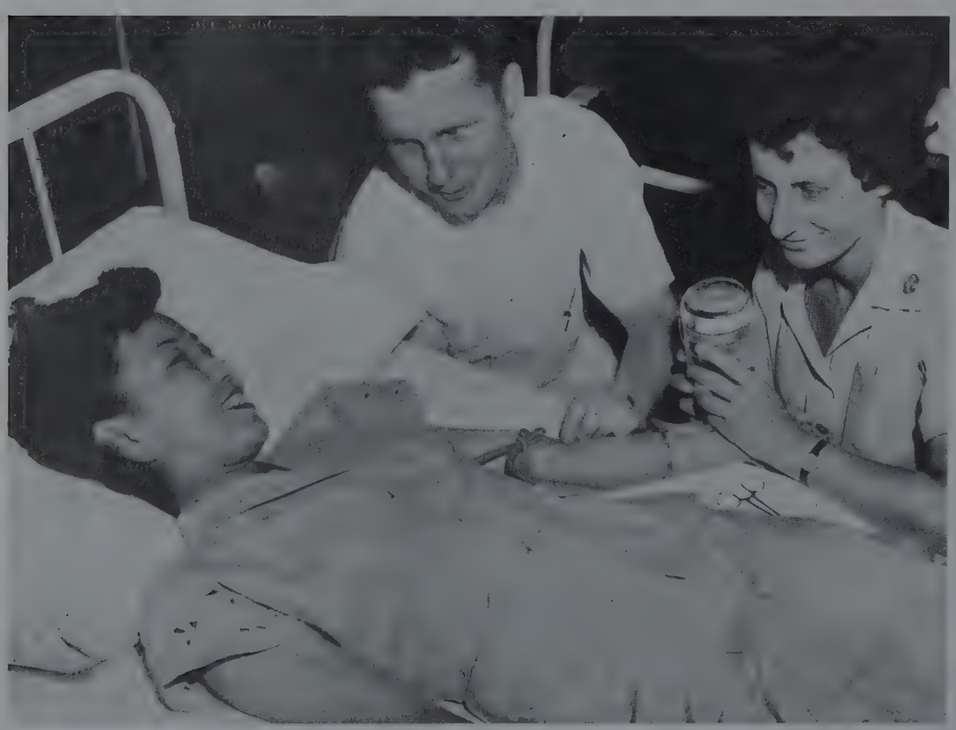
flacons hermétiques et stériles, rendu incoagulable, se conserve admirablement à la glacière, à 5 degrés, pendant des semaines. Nous voyons du fond des campagnes du Middle West la petite collecte faite dans une usine ou une communauté agricole s'augmenter de chef-lieu en chef-lieu, de capitale de province en capitale d'Etat et, peu à peu, constituer ces gigantesques provisions, ces tonnes de sang conservé qu'engloutit chaque jour le champ de bataille de Corée. Le problème des groupes sanguins se pose toujours. On sait qu'un seul, le groupe O, peut servir universellement à tous les receveurs. Il va de soi que c'est celui auquel on donne la préférence pour les expéditions en Corée.

Si précaires que soient les installations sanitaires, la transfusion de sang conservé nécessite un matériel tellement simple qu'elle peut être réalisée partout ; le blessé est abrité et réchauffé, son bras nettoyé, l'aiguille placée dans la veine ; il ne reste plus qu'à mettre en place un flacon à 80 centimètres ou un mètre au-dessus de la tête du blessé pour que le simple jeu de la pesanteur assure la transfusion avec le minimum de contrôle.

L'avion, là comme partout, raccourcissant les délais, permet une perte infime du sang collecté.

Pendant une partie importante de la campagne, les évacuations par avions sanitaires ont permis de différer le moment de la transfusion jusqu'à l'arrivée au Japon, mais, bien vite, ces moyens ont fait défaut et, surtout, le problème d'urgence est tel qu'en réalité ces blessés ne peuvent tolérer aucun transport avant la première transfusion.

Des rares communiqués techniques qui nous parviennent on a du mal à imaginer les difficultés invraisemblables que doivent surmonter les médecins américains et leurs auxiliaires coréens sur le champ de bataille. Le climat, qui s'est montré souvent hostile, les installations rudimentaires, l'évolution incessante du front de combat ont fait de leur action un prodige chaque jour renouvelé.



UNE « BANQUE DU SANG » A ÉTÉ INSTALLÉE A TOKIO. DE GRACIEUSES JAPONAISES Y APPORTENT LEUR CONCOURS, ET LE PRÉCIEUX LIQUIDE EST ENSUITE EXPÉDIÉ PAR BATEAU VERS LE FRONT DE CORÉE.

On ne saurait exagérer l'importance des résultats obtenus : beaucoup de blessures de guerre — comme aussi de celles résultant des accidents banaux de la voie publique — ne sont pas en elles-mêmes d'un pronostic redoutable. L'examen de ces blessés montre, en effet, des contusions des parties molles, de petits projectiles inclus, des fractures, des hémorragies d'importance moyenne, mais parfois répétées, toutes lésions qui, prises isolément, ne menacent pas la vie. C'est l'association de ces lésions, le manque de soins, le froid qui vont faire la gravité du pronostic. On a appris à remédier à la plupart de ces éléments. Les combattants du maquis se souviennent des petits tubes d'étain armés d'une aiguille et qui permettent de faire des injections analgésiantes sur le lieu même où la blessure est survenue. Vaccins et sérums antitétaniques et antigangréneux, pénicilline sont d'indispensables moyens de première urgence ; garrots et appareils de contention sont des instruments bien anciens mais toujours fidèles dont les « cols de cuir » ont une connaissance aussi sûre que de leur fusil. L'évacuation ultra-rapide, par chars, par jeep, par petits avions sanitaires et, autant qu'on peut le savoir, par hélicoptères, permet de sauver des vies. Le nombre en est accru précisément par l'emploi jusqu'aux postes de secours avancés du sang conservé : rien, à un moment donné, ne peut remplacer le sang ; injecter du sang et encore du sang, c'est gagner quelques heures, et ces quelques heures permettent d'atteindre l'hôpital de campagne et de sauver un homme de plus.

Dans le secteur du récent débarquement, quelques éléments favorables ont été signalés, notamment l'occupation préalable d'une île voisine par des forces sud-coréennes, où des ébauches d'installations avaient pu être constituées ; mais dans les effroyables conditions du combat moderne, qui lie l'intensité du feu à la vitesse et à la fréquence des déplacements, c'est un effort jamais encore accompli qu'a dû fournir le service de santé américain.

Il faut toutefois considérer que les auxiliaires locaux coréens que les Américains ont pu rencontrer sont loin d'être négligeables; très compréhensifs, soucieux de propreté, attentifs et adroits, ils sont certainement devenus des aides à la fois dévoués et capables auxquels ont pu être confiées sans arrière-pensée les riches ressources de sang conservé. Mais il est peu vraisemblable qu'on ait pu sur place constituer le moindre approvisionnement de sang. Il faut tenir compte des conditions locales insuffisantes en opposition avec les précises recherches de laboratoire nécessaires, tant pour la détermination de la compatibilité sanguine que pour la détermination de l'état de santé du donneur éventuel. C'est donc exclusivement les provisions venues d'Amérique et du Japon qu'il a fallu employer. L'utilisation du sang coréen et japonais n'a sûrement pas été écartée. Il n'y a pour cela aucun obstacle technique ni aucun problème ethnique ou pseudo-racial. Seules la santé et la compatibilité sanguine, établie en fonction du groupe sanguin, sont nécessaires à la réalisation de la transfusion sanguine. Dans nombre de cas, l'ultime recours a été du sang frais que soldats des armées et des services ont comme toujours libéralement donné.

C'est avec une extrême gravité qu'il faut s'appesantir sur ces considérations. De grands espoirs de localisation des conflits sont nés. Ce ne sont que des espoirs. Même localisés, ces conflits — si l'on tient compte de la puissance de feu des grandes unités modernes — peuvent faire en un temps très court un nombre incalculable de victimes, militaires et civiles. Nul ne peut sourire de ceux qui se préoccupent en France des approvisionnements de sang conservé et de son substitut si important : le plasma sec, qui, s'il ne peut parfaitement remplacer le sang total, se conserve presque indéfiniment et enfin a ses indications propres. On a le devoir de considérer la possibilité de l'emploi de l'arme atomique — et comme victime d'abord. Une seule explosion fera dix mille, cent mille victimes ou, plutôt, dix mille, cent mille mourants. On a peine à concevoir le gigantesque stockage nécessaire au traitement de telles masses de malades ; il s'agit en effet ici plus de malades que de blessés. Mais avant même que ce problème soit résolu d'autres problèmes doivent être posés et résolus, celui du personnel apte à utiliser ce plasma et, « accessoirement », celui de la protection même de ce personnel.

Sur le « Colorado », drapeau pris par les « marines » aux Coréens.

Un détachement surveille, a terre, l'estuaire de la rivière de Séoul.

IL Y A QUATRE-VINGTS ANS

LES AMÉRICAINS DÉBARQUAIENT EN CORÉE...

Combien de G. I., de « marines » et de matelots américains se sont doutés le 15 septembre dernier, lorsque la 7e flotte des Etats-Unis a mouillé devant Inchon, aux portes de Séoul, qu'ils allaient combattre dans les mêmes parages où, quatre-vingts ans plus tôt, le pavillon américain avait flotté victorieusement ? L'aube du 9 juin 1871, en effet, avait déjà vu des chaloupes glisser silencieusement vers les rivages de l'empire du Matin-Calme pour y mettre à terre le corps de débarquement que commandait l'amiral américain Rodgers : ce sont quelques épisodes de cette action qu'illustrent les très anciennes photographies que nous reproduisons. Des massacres de missionnaires catholiques et de milliers de chrétiens, celui des équipages d'un navire français et du *General-Sherman*, bâtiment marchand battant pavillon étoilé, avaient motivé cette intervention des Etats-Unis et de quelques unités navales françaises, anglaises et allemandes.

L'intention de l'amiral Rodgers n'était d'ailleurs pas d'imposer la volonté des Etats-Unis par la force des armes lorsqu'il mouilla devant Kang-Wha, îlot fortifié dans l'estuaire de la rivière de Séoul. Aussi bien s'était-il fait accompagner par le ministre des Etats-Unis à Pékin, M. Frédéric Low, dans l'espoir de pouvoir négocier un accord avec le gouvernement coréen. L'un et l'autre attendaient une réponse de ce dernier, quand une agression brutale contre plusieurs embarcations américaines procédant à un levé hydrographique dans la rivière mit le feu aux poudres. Deux des cinq bâtiments de l'escadre ayant été canonnés par les forts de Kang-Wha, l'amiral demanda des explications à Séoul. Après les avoir vainement attendues pendant huit jours, il donna l'ordre d'attaquer les forts, et c'est ainsi qu'en juin 1871 débarquèrent 680 « marines » et matelots et sept canons que soutenait le feu des avisos *Benicia* et *Palos*. L'affaire fut rondement menée : en deux jours, les Américains, remontant la rivière, s'emparèrent des forts défendant les approches de Séoul. Lorsqu'ils rembarquèrent, satisfaction obtenue, l'armement des forts était démantelé : 481 canons avaient été encloués et 50 drapeaux étaient tombés entre leurs mains. On raconte qu'après le départ de l'escadre américaine le gouvernement coréen éleva au cœur de Séoul un monument pour jeter l'anathème contre tous ceux qui voudraient jamais traiter avec un peuple blanc...

Henri Le Masson.

La frégate « Alaska » en vue de la cote ouest de la Corée.

Le « Benicia » et le « Palos » au mouillage dans la « Salee River ».

L'aviso « Palos » remorquant des bateaux de débarquement.

Les « marines » occupent la principale citadelle coréenne.

En 1896, le prince de Sagan (a g.), ayant cru se reconnaitre dans un personnage de « la Meute », pièce d'Abel Hermant, se bat avec l'écrivain.

UN MÉMORIALISTE DE LA BELLE ÉPOQUE

ABEL HERMANT

par Jacques de Lacretelle, de l'Académie française.

Selon les Grecs, c'était un privilège que de mourir jeune. Sorte de présent accordé par les dieux à celui qui disparaissait en laissant une image intacte et parée de nouveauté.

Ce jugement est valable pour les créateurs, qu'il s'agisse d'art ou de littérature. Et peut-être Abel Hermant y a-t-il pensé au soir d'une vie qui vient de se terminer après quatre-vingt-huit années, lui qui admirait la Grèce et gardait Platon à son chevet.

Il a été, au début de ce siècle, l'écrivain de bonne lignée, le romancier hardi qui suit un chemin isolé, impose sa manière hors des écoles et reçoit les suffrages de tous ceux qui ont le goût des lettres.

On admirait tout à la fois son indépendance et son classicisme, son art de conteur et son esprit, son expression droite au service d'une perspicacité oblique.

Les jeunes gens de ma génération, qui rêvaient à eux-mêmes en lisant les autres, lui savaient gré d'aimer notre âge et de nous donner la vivante chronique de notre temps. *Monsieur de Courpière, le Cadet de Coutras,* c'était une manière de nous ouvrir les yeux, de nous déniaiser sur le monde et de mieux interpréter Saint-Simon ou Laclos.

A cette époque on peut dire qu'Abel Hermant avait une figure à part dans les lettres. On n'ignorait ni son courage — ses duels — ni sa volonté de faire de la profession littéraire un métier de bonne compagnie, où tout peut être dit pourvu qu'on le dise bien. Il possédait le scepticisme voulu pour plaire aux révoltés et le tour adroit qui relie cette attitude à la meilleure culture.

Dans chacun de ses romans, sa finesse d'observation et son habileté à croquer ses modèles s'alliaient à de grandes vues d'ensemble qui font présager Proust. Et avant Proust il avait su éclairer l'inconscient de ses personnages et nous introduire dans leur vie seconde.

Ces vues d'ensemble sont si constructives qu'il a pu réunir une bonne partie de son œuvre sous le titre général de *Mémoires pour servir à l'histoire de la société.* Et n'a-t-il pas composé aussi une étonnante galerie cosmopolite de *Transatlantiques,* de *Trains de luxe,* de « joyeux garçons » d'Oxford ? Or ils sont rares les romanciers qui réussissent ainsi sans effort, par la libre continuité de leur observation comique, à créer des vocables que la postérité adopte.

A cet égard on peut se demander, comme le fait M. Henri Clouard dans son excellente *Histoire de la littérature contemporaine,* publiée tout récemment, « si nous ne possédons pas en Abel Hermant notre historien et peintre de mœurs le plus large d'envergure. Qu'on compte — ajoute M. Clouard — les mondes dont il a fixé l'image, les pays qu'il a abordés, les époques qu'il a embrassées ; il peuple cet univers de personnages fournis plus ou moins complètement par la vie réelle, mais qu'il a stylisés. On les reconnaît, comme le XVII^e^ siècle reconnaissait le Misanthrope ».

L'hommage est juste, et c'est sur ce plan très haut qu'il faut placer l'œuvre d'Hermant. Elle le mérite, et l'on aurait tort de garder en mémoire sa carrière de journaliste, qui accapara un peu trop ses dons.

Un petit maître au trait incisif, qui s'élevait aisément aux idées philosophiques et qui, dans ses réussites, a campé des types, tel est, me semble-t-il, l'exact portrait littéraire que l'on pourrait faire de lui.

De l'homme, tous ceux qui l'ont connu de près ont apprécié l'amitié sûre, fidèle, mais peu expansive et jamais familière.

Toutefois, cette amitié, il ne la prodiguait pas, et la plupart de ses confrères ont ignoré ses élans de cœur. N'aimant pas les cénacles, indifférent aux camaraderies banales, il a pu paraître froid et distant. Il n'était que discret.

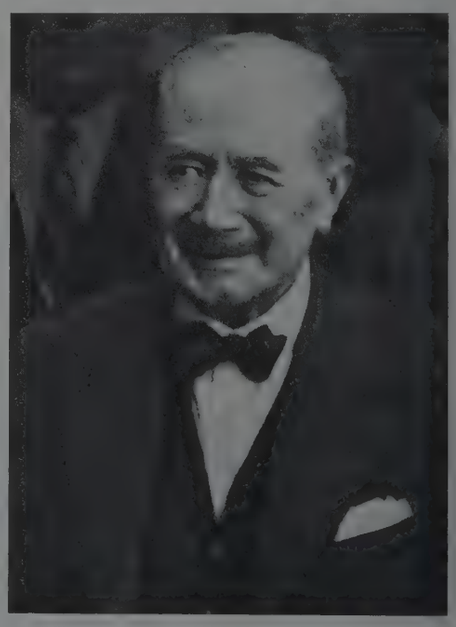
On lui en voulait aussi pour la correction naturelle de son style. Elle faisait partie de sa méthode de penser autant que de son comportement dans la vie. Il haïssait le débraillé. Il faut parler bien ou se taire. Il donnait ce conseil sans pédanterie, mais sans ménager le coupable.

Un autre trait qui le peindra bien était son attachement pour Paris. C'était la place de la Concorde, le Faubourg-Saint-Honoré, les Boulevards qui lui fournissaient son électricité. Et peut-être cela le desservit-il un peu dans certains cercles littéraires de la rive gauche auxquels il ne s'intéressa pas assez. Mais il ne se trompait pas sur la qualité des œuvres.

Avec quelle fierté se comptait-il, en septembre 1914, parmi le petit carré de Parisiens qui refusèrent de décamper à l'approche de l'ennemi !

Quelque vingt-cinq années plus tard, cet attachement eut son revers et causa sa perte. Il ne voulut pas quitter la capitale en 1940 et ne put renoncer à son labeur de journaliste qui le faisait vivre. Alors cet écrivain octogénaire qui n'avait jamais soutenu une cause qui ne fût celle de la liberté et de l'honneur patriotique (Lyautey mettait très haut *le Cavalier Miserey,* injustement accusé d'antimilitarisme à l'époque) fut sollicité et se laissa circonvenir...

Cette erreur affligea tous ses amis. On ne la rappelle ici que parce qu'il la paya très durement et qu'elle arrêta sa carrière. La haute qualité de son œuvre, la perfection de sa langue, bref toute sa contribution à nos lettres, voilà ce que la postérité retiendra d'Abel Hermant.



Un des derniers portraits d'Abel Hermant.

LE MARÉCHAL LYAUTEY

AYANT QUITTÉ SON PALAIS DE RABAT...

S. M. LE SULTAN DU MAROC EST L'HÔTE DE LA FRANCE

LE GÉNÉRAL JUIN

DEPUIS trente-huit ans la France veille sur le Maroc dans l'esprit tutélaire qui est celui du traité de 1912. C'est dire que les aspirations qui se font jour dans l'empire chérifien, et que le général Juin a lui-même qualifiées de « légitimes », ne peuvent trouver de sa part que compréhension. Les conversations que S. M. le sultan du Maroc vient d'avoir durant son séjour à Paris, où il était, à l'Elysée, l'hôte du président de la République, auront permis de faire le point sur ce sujet. La France suit, en effet, avec un intérêt bienveillant la naturelle évolution marocaine et, ce faisant, elle demeure fidèle au traité qui lui reconnaît le droit et le devoir d'aider à la transformation des institutions du pays, en accord avec son souverain.

Ces trente-huit années de présence française au Maroc ne furent certes pas toutes calmes. Le souvenir n'est pas perdu de la « tache de Taza » ni de la guerre du Rif... Mais bien avant que la pacification fût un fait acquis la France s'employait à faire goûter à des régions sans cesse plus larges les bienfaits de la paix. Elle apportait l'hygiène, la sécurité, les commodités du progrès et en même temps elle se montrait, comme le voulait le maréchal Lyautey, respectueuse des traditions du pays, des formes d'une civilisation ancienne qui avait ses titres de prestige et méritait des égards. En initiant le Maroc à la civilisation industrielle, la France entendait bien respecter et conserver ce qui donnait à cette antique terre féodale son caractère original. Et le Maroc témoignait en retour d'une fidélité qui devait s'affirmer avec éclat dans la guerre et dans les mauvais jours. Les soldats marocains ont écrit de leur sang des pages glorieuses, particulièrement pendant cette campagne d'Italie où le général Juin les conduisit à la victoire.

Ainsi l'œuvre inaugurée par Lyautey recevait sa confirmation dans la fraternité d'armes et aussi dans l'épanouissement admirable de ce pays neuf. Car la chance du Maroc a été de rencontrer, au départ, un homme tel que ce soldat diplomate, administrateur et bâtisseur et qui, dans tous les domaines, a laissé l'empreinte de son génie. Son œuvre est assurément de celles dont notre pays peut le plus légitimement s'enorgueillir. Aussi importe-t-il de la préserver du vieillissement et de la sclérose. De nombreux problèmes se posent aujourd'hui au Maroc. Africain d'origine, élève de Lyautey, le résident général actuel, le général Juin, a la ferme volonté — déjà traduite dans les faits — de les régler en accord avec S. M. le sultan et, comme il l'a dit, de guider le Maroc dans son évolution, de l'amener progressivement à la maturité politique en le préservant des surenchères et des désordres qui, en troublant profondément le pays, exposeraient celui-ci aux pires convoitises.

SIDI MOHAMMED ET SES ANCÊTRES

PAR JÉRÔME ET JEAN THARAUD

de l'Académie française

Sidi Mohammed, sultan du Maroc, qui vient d'être pendant trois jours l'hôte du président de la République, est le dernier souverain du monde qui jouisse à la fois d'un pouvoir religieux et politique. Il est chérif, descendant du Prophète : dans cette origine réside le principe de son autorité.

Voici, au dire des chroniqueurs arabes, comment sa famille est venue d'Arabie, vers le milieu du XIIIe siècle, pour s'installer à Sijilmessa, dans le Tafilalet.

Sur le versant oriental de l'Atlas, Sijilmessa était une belle oasis célèbre pour ses raisins et ses dattes. Il ne manquait à son bonheur que de posséder cette perle précieuse qui s'appelle un chérif. Ses habitants s'en lamentaient lorsque l'un d'eux, qui conduisait la caravane des pèlerins à La Mecque, rencontra là-bas, à la foire, le chérif Moulay Kassem, dont la famille se rattachait au Prophète par une généalogie si certaine qu'on l'appelait la chaîne d'or. Le pèlerin fit part au chérif de l'affliction de ses compatriotes et lui demanda d'envoyer là-bas un de ses fils pour « éclairer cette contrée et lui procurer le bienfait de son précieux ombrage ».

Moulay Kassem y consentit. Mais avant de décider lequel entre ses huit enfants convenait le mieux à une si honorable mission il les réunit tous et leur dit :

— Comment vous conduiriez-vous à l'égard de quelqu'un qui vous aurait fait du bien ?

D'une seule voix, ils lui répondirent qu'ils lui feraient du bien eux aussi.

— Et comment vous conduiriez-vous envers celui qui vous aurait fait du mal ?

Sept déclarèrent sans ambages qu'ils rendraient le mal pour le mal.

Quand ce fut le tour du huitième, qui se nommait Hassan, celui-ci répondit :

— Je lui ferais du bien.

— Et s'il continuait à te faire du mal ?

— Je lui ferais encore du bien.

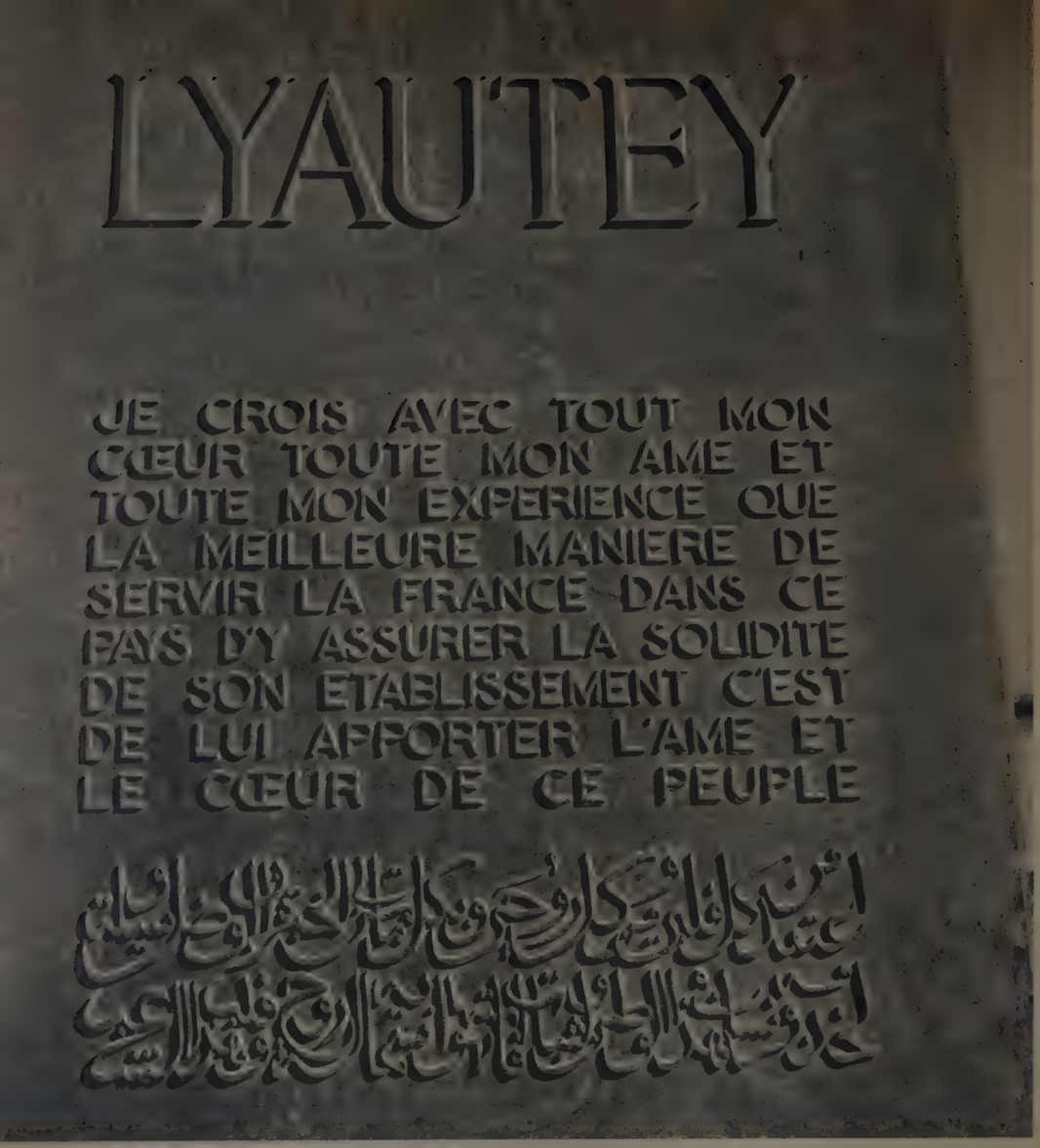
A cette réponse, le visage du vieillard s'illumina et, appelant sur Hassan et sur ses descendants les bénédictions du ciel, il l'envoya dans le Tafilalet planter le palmier tutélaire.

Longtemps les descendants d'Hassan exercèrent à Sijilmessa et sur les villages voisins leur magistrature religieuse. Ce n'est que quatre cents ans plus tard, au milieu du XVIIe siècle, qu'un descendant de cet Hassan, Réchid, mit à profit l'anarchie qui régnait alors au Maroc pour se rendre en un tourne-main le maître du pays et fonder une dynastie nouvelle, celle des chérifs hassaniens — du nom du vieil ancêtre Hassan — qu'on appelle aussi filaliens, du nom de leur pays d'adoption. C'est elle qui règne toujours au Maroc, et dont notre hôte, Sidi Mohammed, est le représentant aujourd'hui.

Dans cette lignée trois fois centenaire il y a d'extraordinaires personnages. Ce Réchid, d'abord, qui, en dépit d'une férocité légendaire, fut, dit le chroniqueur, « une goutte de pluie qui tombe au bon moment, car le califat avait besoin de lui comme la vierge soupire après un époux ».

Son frère et successeur, Ismaïl, contemporain de Louis XIV, a laissé dans l'histoire du Moghreb un souvenir aussi retentissant que, chez nous, celui du Grand Roi. Il a donné à l'empire chérifien une organisation qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et grâce à laquelle sa dynastie a pu vaincre le temps. Mais c'est à Meknès qu'on prend le mieux la mesure de sa puissance. Tout le long de son règne, qui dura plus d'un demi-siècle, il ne se passa pas un jour qu'il n'employât une armée de maçons, de terrassiers, de charpentiers, de menuisiers, de marbriers, de mosaïstes, de tous les corps de métiers à bâtir et à démolir, au gré de sa fantaisie changeante, l'extraordinaire ensemble de remparts, de palais, de bassins, d'écuries, de parcs et de jardins qu'était sa résidence à Meknès. Aujourd'hui encore, lorsqu'on erre dans l'immense enceinte dévastée, on est frappé de la grandeur de ces ruines, de ces voûtes énormes, de ces portiques, de ces arcades, de ces écuries éboulées, faites pour des milliers de chevaux et de mules, de ces greniers qui pouvaient contenir tout le blé du Maroc, de ces vastes espaces déserts et poussiéreux qu'animaient alors les eaux courantes, les robes brillantes des femmes et les beaux miroirs d'eau où circulaient les barques de plaisance... Après cela, comment s'étonner qu'un

Deux fastueuses visions du Maroc traditionnel : la garde impériale défile, faisant briller au soleil les vives couleurs de ses uniformes. Au cours d'une cérémonie, le sultan apparaît dans tout l'éclat de sa puissance ; un serviteur porte le parasol vert, insigne de la souveraineté.



UN NOM RESTE LIÉ A LA NAISSANCE DU MAROC MODERNE, CELUI DU MARÉCHAL LYAUTEY. UN AUTRE GRAND SOLDAT POURSUIT SON ŒUVRE : LE GÉNÉRAL JUIN, QUE L'ON VOIT AUX FÊTES DU 21e ANNIVERSAIRE DE L'AVÈNEMENT DU SULTAN. CELUI-CI EST SUIVI DE LL. AA. II. MOULAY ABDALLAH ET MOULAY HASSAN.

prince aussi fastueux ait eu l'idée, qui parut extravagante à la cour de Versailles, de demander au Grand Roi qu'il admirait la main de la princesse de Conti, qui était née de ses amours avec Mlle de La Vallière ?

Sans égaler Ismaïl, les hautes figures ne manquent pas parmi ces chérifs filaliens. Tel cet Abd er-Rahman, qui fut d'abord notre adversaire pour devenir bientôt un précieux auxiliaire dans notre lutte contre Abd el-Kader, et qui, au cours de trente années, par sa fermeté et sa sagesse, rétablit le prestige du califat dans un empire tombé peu à peu « de la beauté de la jeunesse à la laideur du vieillard ». Et plus près de nous, Moulay Hassan, dernier grand sultan du vieux Moghreb.

L'acte d'Algésiras ouvrit l'ère d'un Maroc nouveau.

On se souvient de la lutte fratricide qui mit aux prises les deux fils d'Hassan : le sultan Moulay Aziz et son frère Moulay Hafid. Hafid finit par l'emporter, et fut proclamé sultan par l'assemblée des oulémas. Mais bien vite la révolte des tribus l'obligea de faire appel à nous pour protéger Fez du pillage et sans doute pour sauver la dynastie. Le général Moinier apaisa la révolte. A quelques jours de là, le représentant de la France à Tanger venait demander à Hafid de reconnaître une situation sur laquelle l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie, signataires de l'acte d'Algésiras, avaient fini par se mettre d'accord, à savoir l'établissement d'un protectorat français au Maroc. Après trois jours d'hésitation, Hafid s'y résigna, mais il ne put se soumettre longtemps à une discipline qui mettait des bornes au pouvoir illimité que ses ancêtres étaient habitués d'exercer immémorialement. Entre lui et Lyautey, une lutte tenace s'engagea qui aboutit, après quelques mois, à l'abdication du sultan.

Ce fut un troisième fils d'Hassan, Moulay Youssef, que les oulémas proclamèrent. Homme d'un grand bon sens et d'une loyauté absolue, Moulay Youssef se prêta de toute sa bonne volonté à la tâche qu'avait entreprise Lyautey de conserver et de créer ; conserver ce qu'il y avait d'excellent dans les institutions séculaires du Moghreb ; créer ce qui était nécessaire pour faire de ce pays attardé le Maroc moderne et vivant que nous avons sous les yeux.

Son fils Mohammed, que la France a accueilli avec plaisir, règne déjà depuis vingt-trois ans, bien qu'il soit encore très jeune, puisqu'il n'a pas quarante ans. Son autorité s'étend sur un empire plus vaste que celui qu'a connu son grand ancêtre Ismaïl. Grâce à nos armes, il a pu voir en 1934 la pacification complète des dernières tribus dissidentes.

J'ai bien connu son père, le sultan Moulay Youssef. Je n'ai fait qu'entrevoir Sidi Mohammed au cours d'une visite au palais de Rabat, alors qu'il n'était qu'un enfant sous la protection de sa nourrice. C'est aujourd'hui un homme vigoureux, père de cinq enfants, dont deux fils, sportif, grand amateur de chevaux et d'autos, ami du faste, des belles constructions, comme tous ceux de sa famille, intéressé par tous les progrès agricoles, mais, avant toute chose, aspirant à voir son pays retrouver avec le temps l'indépendance de jadis. Ambition légitime chez un prince d'une aussi noble lignée, mais qui ne doit pas lui faire oublier tout ce dont il est redevable à la sagesse de son père et à l'amitié française.

EN SON PALAIS IMPÉRIAL DE RABAT, S. M. SIDI MOHAMMED BEN YOUSSEF, LE JOUR OU L'ON CÉLÉBRA LE 21e ANNIVERSAIRE DE SON ACCESSION AU TRONE. LE SOUVERAIN ACTUEL ÉTAIT AGÉ DE DIX-HUIT ANS LORSQU'EN NOVEMBRE 1927 IL FUT DÉSIGNÉ PAR LES OULÉMAS DE FEZ POUR SUCCÉDER AU SULTAN MOULAY YOUSSEF. IL ÉTAIT SON TROISIÈME ET PLUS JEUNE FILS.

RETOUR DES HUITRES...

AVEC LES PARQUEURS D'AR

AVEC les mois en r, les huîtres ont fait leur réapparition aux éventaires parisiens. Marennes et belons, portugaises d'Oleron sont arrivées les premières, suivies de quelques cageots de cette « gravette » d'Arcachon qui pousse en liberté dans des dépôts naturels du fameux bassin. La « française », ronde et plate, la portugaise d'Arcachon, plus fragiles, ne viendront qu'un peu plus tard, mais déjà les paniers humides s'accumulent sur le quai des petites gares riveraines, faisant prévoir les départs massifs de la mi-décembre ; les expéditeurs arrivent avant l'aube à leur « cabane » ; quant aux parqueurs — dont les pinasses rapportent maintenant une récolte à chaque marée — ils n'ont guère chômé d'avril à septembre.

ACHON

PAR CLAUDE THOMAS

TROIS MOMENTS DE LA RÉCOLTE. APRÈS UNE ATTENTE DE PLUSIEURS HEURES, LA MER DÉCOUVRE ENFIN LE TERRAIN ET LE PARQUEUR CHAUSSE LES « PATINS » DE BOIS, INDISPENSABLES POUR ÉVITER L'ENVASEMENT. RAMASSÉES A COUPS DE FOURCHE, LES HUITRES S'ENTASSENT DANS LES CASIERS OU ELLES SONT LAVÉES. L'EAU MAINTENANT MONTE, IL FAUT, SANS PERDRE DE TEMPS, HISSER A BORD LA PÊCHE DU JOUR.

DÉGUSTÉES SUR PLACE, APRÈS UN RUDE EFFORT, LES HUITRES ONT UNE SAVEUR REMARQUABLE.

Il est loin le temps où l'on se contentait de draguer en mer l'huître sauvage, dont les gisements naturels semblaient inépuisables. Il faut aujourd'hui trois années de travail, douze mois sur douze, jour et nuit au gré de la marée, pour mener à bien une « culture ». En dépit des apparences, ce travail est plus proche de celui du terrassier que de celui du pêcheur, et quelques jours passés dans le petit port de La Teste-de-Buch suffisent pour se rendre compte que les débuts des parqueurs ne sont jamais faciles.

Ils sont deux frères, associés depuis trois ans, et ce sera leur première récolte. Elle ne laissera pas deux bien grosses parts, mais ils connaissent désormais tous les dangers qui menacent les parcs et leurs propriétaires des méfaits des daurades et des thères au terrible « envasement ».

« En théorie, c'est tout simple, dit le plus loquace. Le *naissain*, liquide blanc formé de larves microscopiques, sort de l'huître femelle, se répand dans l'eau du bassin...

— Où, interrompt l'aîné, il sera en majeure partie détruit par les poissons et par les variations de température.

— Ce qui reste, en tout cas, nous le prenons sur les *collecteurs*... Les « collecteurs », ce sont ces piles de tuiles blanchies à la chaux et fixées sur les parcs entre des piquets de bois. »

Il y a loin, cependant, du petit point blanc accroché à la tuile à l'huître que l'on portera à l'expéditeur, trois ans plus tard, après l'avoir amenée deux fois au moins à terre. Fixées la première année, les huîtres ont en avril suivant 2 centimètres de diamètre. Le moment est venu de les détacher de leur support : c'est le « détroquage », opération la plus pénible de toutes peut-être, car les jeunes huîtres sont coupantes comme des lames de rasoir et ont tôt fait de mettre les mains à vif. Pendant un mois environ, le parqueur « détroque », une à une, toutes ses huîtres le plus délicatement possible, celles qui sont blessées étant perdues. Le travail se fait à terre, où il ramène chaque jour une cargaison de tuiles, pour reporter le lendemain les huîtres détroquées, qui sont jetées sur le parc.

Celui-ci devra être à fond argileux s'il s'agit de portugaises, sableux si l'on cultive la française. Du choix de l'emplacement — obtenu en concession moyennant redevance annuelle — dépend en grande partie le sort de la récolte future. Le terrain doit être à l'abri des courants violents et de la tempête ; il faut cependant que l'eau s'y renouvelle. Avant de l'utiliser, on le « pèlera », en le débarrassant d'une couche de 15 à 20 centimètres de vase et d'algues, afin d'atteindre une couche suffisamment solide pour porter les huîtres. Ce sont des tonnes de boue à enlever à la pelle, à charger sur un bac, à rejeter dans les chenaux du bassin. Mais le « moussillon » repousse continuellement et le parqueur désherbe son domaine avec la minutie d'un horticulteur. Toute huître enlisée est en effet perdue — elle périra étouffée. Aussi, quand il a travaillé sur le terrain vaseux avec ses *patins* de bois, le parqueur n'oublie pas de « rouabler » — traduisons : niveler la boue pour effacer les traces de ses pas.

A temps perdu, il entourera son terrain de *pignots*, petits pins de 4 mètres de hauteur enfoncés dans la vase à 10 centimètres les uns des autres, ou encore de grillage, pour éviter que les huîtres ne soient entraînées dans les chenaux. Peut-être aussi espère-t-il écarter les poissons, friands de ces jeunes mollusques. Un banc de daurades détruit un parc en l'espace d'une marée, ne laissant après son passage qu'écailles broyées brillantes de nacre sur la vase.

Arrachées des tuiles, les jeunes huîtres ont tendance à s'accrocher les unes aux autres. A plusieurs reprises il faudra les séparer, les « désatroquer », d'où souvent un nouveau voyage à terre. Après quoi, deux ou trois fois l'an, on les tournera, sur place, à la fourche ou à la herse, pour que leur coquille prenne une forme régulière et devienne moins friable. L'huître « se corse », dit-on, et au cours de la deuxième année on pourra pêcher les plus précoces si la température de l'eau a été favorable et si le parc était bien exposé. Amené à terre, le « petit deux ans » comprend beaucoup de « rebut » qui, n'ayant pas le poids, sera rejeté une troisième fois sur le parc.

DU PAIN ET QUELQUES MORCEAUX DE SUCRE TIENNENT LIEU DE DÉJEUNER.

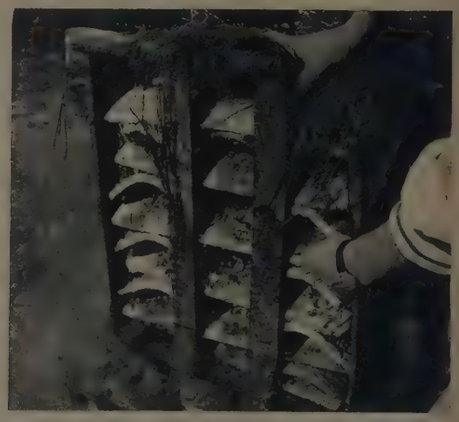
LES HUITRES SONT MISES A DÉGORGER DANS LES BASSINS DE L'EXPÉDITEUR.

L'année suivante, enfin, a lieu la véritable récolte. Tous les jours, à marée descendante, la pinasse, chargée de *casiers*, se dirige vers le parc. Sur place, on attend que l'eau baisse et, vite, à la fourche, on emplit les casiers. Dès que l'eau remonte on procède à un premier lavage, en agitant à bout de bras le casier plein, qui pèse maintenant une vingtaine de kilos. Le plus souvent l'embarquement se fait lorsque le parqueur a de l'eau jusqu'à la taille. De retour au port, la pinasse s'engage dans le « canelot » qui mène aux bassins des expéditeurs, où commence la dernière opération : le triage des huîtres suivant les numéros fixés : du n° 6, « qui fait 35 kilos au 1.000 », au n° 1, « qui fait 10 kilos ». Classées, comptées, les huîtres sont mises à dégorger en attendant d'être empilées dans les paniers entre des lits d'algues puis dirigées sur la gare. Si le parqueur a quitté le port le matin avec la marée de 3 heures il aura terminé vers 8 heures du soir, et il repartira le lendemain matin à 2 heures.

D'un élevage trop difficile, l'huître plate, dite « française », est en voie de disparition. Le parqueur utilise de plus en plus « l'huître du Verdon », plus robuste, qui fournira en deux ans au lieu de trois la « portugaise d'Arcachon ». Formés au large de l'embouchure de la Gironde — lorsqu'un navire venu du Portugal dut jeter sa cargaison avariée — d'immenses bancs naturels fournissent une huître minuscule qui, pêchée et transportée à Arcachon, s'acclimate facilement. Le parqueur évite désormais l'établissement des collecteurs et le détroquage des tuiles en faisant acquisition de « Verdon », à raison de 25 francs le cent. A la récolte la perte ne sera que de 25 %, contre 40 % pour l'huître portugaise.

Ainsi, à condition d'être propriétaire d'un million et demi d'huîtres, d'une pinasse, d'un bac, d'une cabane et du matériel d'exploitation, de travailler ainsi, d'un bout de l'année à l'autre, avec femme et enfants, le parqueur récoltera chaque saison quelque 350 milliers d'huîtres, dont le prix d'achat sur place varie de 1 franc à 2 fr. 80, suivant la taille. En chiffres plus précis, cela signifie qu'avec un capital de 3 millions et trois cents journées de travail il gagnera, tous frais déduits, moins de 400.000 francs par an, pour quatre personnes.

Ce qui n'empêche pas les estivants d'envier ces cultivateurs d'un genre particulier qui vivent toute l'année dans l'étonnante lumière du « Bassin ».



LES PREMIÈRES PHASES DE LA CULTURE. VUE GÉNÉRALE A MARÉE BASSE DES « COLLECTEURS », DONT LES TUILES BLANCHIES A LA CHAUX ATTIRENT LE NAISSAIN RÉPANDU DANS L'EAU DU BASSIN (A GAUCHE). L'ANNÉE SUIVANTE, LES JEUNES HUITRES ONT ATTEINT 2 CENTIMÈTRES DE DIAMÈTRE, ELLES SONT BONNES POUR LE « DÉTROQUAGE » (A DROITE). PLUS TARD, ELLES SERONT PARQUÉES, ET LES TUILES, NETTOYÉES, SERONT PRÉPARÉES POUR UNE NOUVELLE SAISON (AU CENTRE).

CI-DESSUS : UN BEAU PASSAGE DU CHEVALIER D'ORGEIX, VAINQUEUR DU GRAND CRITÉRIUM, SUR ARLEQUIN II. SUR LA PHOTO DE GAUCHE, LE COMTE DE MAILLÉ REÇOIT LA COUPE DU CHALLENGE. A DROITE : LA RÉCOMPENSE DU LIEUTENANT DU BREUIL, CHAMPION DE FRANCE DU CONCOURS HIPPIQUE.

HIPPISME

LES JOURNÉES DU BOIS DE BOULOGNE

Les grandes journées du Bois de Boulogne se sont terminées dans l'euphorie des manifestations heureuses. Du 28 septembre au 2 octobre la Société hippique française a donné ses épreuves sur le charmant terrain de l'Etrier, mis à sa disposition par le comité du cercle. Celui-ci reprit le flambeau du 6 au 8 octobre.

Paddock, club-house ont été désertés par ce temps incertain. Le terre-plein n'attirait plus personne et les peupliers d'Italie, en lisière du Tir aux pigeons, bercés rudement par le vent d'octobre, semblaient indiquer au public la direction des tribunes. Sur les gradins, les spectateurs habituels. On s'accueille comme dans un salon. Compréhension mutuelle, esprit d'équipe spontané, les « purs », obéissant à une sorte d'obligation morale, reprendront la même place tous les jours afin de contribuer par leur présence à l'ambiance d'une réussite partagée.

Sur la piste les héros du jour passent sagement, suivant l'ordre établi du programme. Ces gentlemen, maîtres de leurs réflexes, dominent les parcours, s'affirment comme des seigneurs. Leurs victoires ?... une revanche de l'intelligence sur l'instinct.

Cette victoire sera plus pertinente encore lorsque les femmes, reprenant la formule, réussiront à vaincre et à gagner. Ne soyons pas impressionnés par leur fragilité. Tant de grâce s'accommode parfaitement des risques et des périls. Rieuses, mutines avant d'entrer en lice, elles montreront pour la plupart un étonnant « self-control » pendant l'action. Le timbre de départ sonne à peine que leurs traits se durcissent, que leur regard devient volontaire. C'est avec tête qu'elles aborderont l'obstacle. Vienne un coup dur, une chute. On se précipite, craignant le pire. Mais déjà la toque de chasse tombée recouvre les cheveux d'or, les étriers sont chaussés hâtivement, le parcours continue. Parfois une crispation d'épaule, un sourire de côté pourraient en dire long. Mais une plainte ? jamais ; un geste de renoncement ? pas pour elles.

LES FEMMES FURENT TRÈS REMARQUÉES, ET NOTAMMENT Mlle BONNAUD, SUR ROXANE B.

Hourvari d'usage précédant la distribution des prix.

Le chevalier d'Orgeix gagne le Grand Critérium. M. Gudin de Vallerin explique sa stratégie. Le comte de Maillé fait des réserves. Voici Mlle Michèle Cancre, très calme, et Mlle Bonnaud rentrant en piste les rênes longues.

« Du sport, du grand sport ! » dira en riant M. Moizard, parlant des épreuves avec M. Jonquières d'Oriola.

Passant sur Tourbillon, le lieutenant du Breuil, du C. N. S. E. de Fontainebleau, champion de France du concours hippique 1950. Le marquis de Juigné, ou M. Dupendant, suivant les jours et les circonstances, remettaient plaques et flots. Un mot aimable, un compliment sur les parcours continuaient une tradition de haute courtoisie qui est dans les habitudes des hommes de cheval.

Lieutenant-colonel D. TRÉ-HARDY.

Quelques représentants de la presse : MM. Lapeyre, directeur général des Messageries, Masson-Forestier, Albarranc et Laisné.

M. René Pleven, président du Conseil, s'entretient avec M. Georges Cahen-Salvador et notre président, M. Vincent Delpuech.

Le comte de Liedekerke-Beaufort, président de l'Automobile Club de France et M. Georges Duhamel ; au second plan, M. Blanchonnet.

DANS LES SALONS DU RITZ

« FRANCE-ILLUSTRATION » FÊTE SON NUMÉRO SPÉCIAL DE L'AUTOMOBILE

La réception donnée par *France-Illustration* à l'occasion de la parution du numéro spécial qu'elle consacre traditionnellement au Salon de l'automobile a été extrêmement brillante. En marge de la grande exposition qui, chaque année, atteste la vitalité d'une des principales industries nationales et permet de profitables comparaisons avec l'activité de pays voisins, cette réception a pris rang parmi les grandes manifestations qui, chaque automne, marquent la reprise de la Saison. L'assistance nombreuse et choisie qui se pressait place Vendôme dans les salons du Ritz, fleuris avec un goût parfait, en apportait la preuve. Dans ce cadre d'une élégance harmonieuse se côtoyaient des personnalités de la politique, de l'industrie automobile, de la presse, de la publicité, auxquelles s'étaient jointes nombre d'invitées dont la présence imprimait à cette réception une note d'aimable distinction toute parisienne.

M. René Pleven, président du Conseil, avait bien voulu soustraire quelques instants à ses multiples tâches pour répondre à l'invitation qui lui avait été adressée, donnant ainsi à notre revue un témoignage de sympathique intérêt pour lequel elle tient à lui exprimer sa gratitude.

M. Vincent Delpuech, président du Conseil d'administration de *France-Illustration* ; MM. Gilbert Cahen-Salvador, directeur général ; Fischof, président de l'O. G. P. P. ; notre administrateur, M. Quilici ; M. Jean Laudat, rédacteur en chef, et M. Maurice Philippe accueillaient les membres du gouvernement qui s'étaient joints à M. Pleven : MM. Edgar Faure, ministre du Budget ; Mitterrand, ministre de la France d'outre-mer ; Charles Brune, ministre des P. T. T., et Maroselli, secrétaire d'Etat aux Forces armées-air, ainsi que M. Léonard, préfet de police ; le comte de Liedekerke-Beaufort, président de l'Automobile Club de France, et les personnalités qui bientôt se pressaient en foule dans les salons et autour des buffets dressés avec art par le personnel du Ritz.

Parmi les invités on notait la présence de notre éminent collaborateur M. Georges Duhamel, de l'Académie française ; de MM. Ségala, secrétaire général du gouvernement ; Donnedieu de Vabres, directeur du cabinet du garde des Sceaux, représentant M. René Mayer ; Georges Cahen-Salvador, président de section au Conseil d'Etat ; général Monclar, commandant le corps expéditionnaire français pour la Corée ; Martinaud-Deplat, président administratif du parti radical ; Jean-Paul David, député de Seine-et-Oise ; Michard-Pélissier, conseiller de l'Union française ; Pierre Tissier, président de la S. N. C. F. ; Pierre-Bloch, président de la S. N. E. P. ; Reynal, du cabinet du président de la République ; commandant Pastot, représentant le général Kœnig, absent de Paris ; de Montfort, directeur des services de l'Institut ; Me Spanien, MM. Lanet, Gounin, etc.

Le monde de l'automobile et du cycle était largement représenté et l'on reconnaissait notamment : MM. Robert Blum, directeur général d'Hispano-Suiza ; Henri Léna, représentant M. Paul Panhard ; Badolle, directeur commercial des Automobiles Peugeot ; Lago et Catoire, directeur et directeur commercial des Automobiles Talbot ; Philippe Girardet, président de la Chambre syndicale du Cycle ; J.-H. Labourdette, président d'honneur du groupe de la Carrosserie ; Pestelli, directeur de la propagande de la Fiat ; Legrain, directeur du Centre technique de l'automobile ; Xavier Morand, directeur de la Compagnie Westinghouse ; le représentant de M. Lehideux, président de la Ford française ; Mme Kohlmann, déléguée des Automobiles Mercédès ; Pierre Prévost, ex-président de la S. I. A. ; J.-P. Marchal. Cibié, Emile Claveau, ainsi que nombre d'ingénieurs, de techniciens et d'agents commerciaux des diverses firmes.

Citons encore au hasard des groupes : MM. Jean Marie, président, et Lasnier, secrétaire général de la Compagnie Générale Transatlantique ; Fabre, président des Chargeurs Réunis ; André, président, et de Billy, vice-président de la Standard française des pétroles ; Lapeyre, directeur général des Messageries de la presse, ainsi que des représentants de la presse française : MM. Massot, Salmon, Emile Roche, Emile Henry, Albarrane, Blanchonnet, M. Besson, Masson-Forestier, Laisné, Didier Lambert, Quéant, Rémon et Frèrejean, Jacquemart, Crespin, directeur de *French and European Publication*, qui représente *France-Illustration* en Amérique ; MM. Roy, Gattegno, etc.

Enfin, autour de M. Maillard, président d'honneur de la Fédération française de publicité ; de MM. Paz, président du Syndicat des agents de publicité; Zenner, président du Syndicat des courtiers ; Morando, président du Syndicat des cadres et techniciens de la publicité, on remarquait un grand nombre de personnalités de la publicité, notamment : MM. Longé, directeur général de l'O. G. P. P., Damour, Chartois, J. et H. Bernard de Puybelle, Picherit, Elvinger, M. et Mme R.-L. Dupuy, M. Crivelli, Mme Branellec, MM. Fonce, Semayne, Gramet, Renault, Grizeaud, Rubin, Gueldreich, Rossler, A. Rousseau, Bacque, Cuisinier, Faure, Max Remer, Stora, Hénault, de Singer, Mesmer, Wollf, Zadock, Mrs. Smail, MM. de Neuville, de Vendeuvre, Mme Masson de Belvalle, MM. Toulouse, Margry, Dutroncy, Mme Cazavan-Bouchard, etc.

La réception se prolongea dans une ambiance d'agréable cordialité et les invités en se séparant se donnèrent rendez-vous l'an prochain après s'être félicités de l'hommage qui venait d'être rendu à l'industrie automobile, dont le Salon de 1950 atteste le rayonnement continu.

M. Brune, ministre des P. T. T. (à dr.), et M. Donnedieu de Vabres (à g.).

MM. Crespin, Pierre-Bloch, président de la S. N. E. P., Edgar Faure, ministre du Budget, V. Delpuech et Bouttemy.

M. Mitterrand, ministre de la France d'outre-mer, et M. Francis Fabre.

Le général et Mme Monclar avec M. Georges Duhamel, de l'Académie française.

M. Jean Marie, président de la Compagnie générale transatlantique, et le président de notre conseil d'administration.

M. Martinaud-Deplat, ancien ministre (à dr.), M. Georges Cahen-Salvador (à g.) et M. Matteo Connet.

M. Maroselli, secrétaire d'Etat à l'Air, en compagnie de M. Léonard, préfet de police.

Dans un groupe Mme Edgar Faure (à g.) et Mme Maroselli.

Le chef du gouvernement quitte l'hôtel Ritz en compagnie du directeur de son cabinet, M. Cruchon, et du ministre de l'Air.

M. André, présidt de la Standard, et M Girardet, présidt de la Chambre synd. du cycle.

M. J.-H. Labourdette, du groupe de la carrosserie, et notre directeur général.

M. Reynal, du cabinet de la présidence de la République, et M. Gilbert Cahen-Salvador.

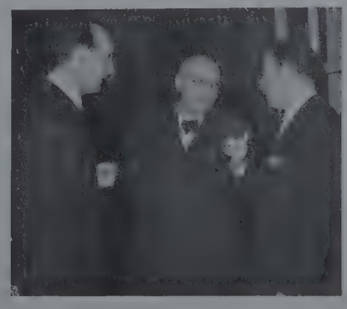
M. Massot, président de la presse parisienne, au milieu d'un groupe d'invités.

M. Emile Roche, M. Georges Duhamel et notre rédacteur en chef M. Jean Laudat.

M. Fischof, président de l'Office général de presse et de publicité.

Mme et M. de Montfort, directeur des services de l'Institut.

M. Maurice Philippe (à g.) et notre administrateur M. Quilici.



M. de Vendeuvre, M. Georges Duhamel et notre directeur général.

AUTOMNE
TEMPS DES SALONS

De même que les travaux des champs se déroulent selon un ordre immuable, la vie parisienne a son calendrier où s'inscrivent de saison en saison des manifestations dont la répétition n'épuise pas le succès. Bien au contraire. Or voici, avec le retour de ce frais automne, le temps des Salons.

Il y a d'abord, évidemment, le Salon de l'automobile. Il domine de son éclat de grande manifestation internationale. Autour du Grand Palais, il suscite l'affluence et le plus sympathique encombrement. C'est véritablement, chaque année, un événement dans la vie de la capitale. Mais le Salon de l'automobile n'est pas unique. Ces manifestations prolifèrent, et en ce début d'octobre le choix était abondant. Voici, pour ceux qui ont la nostalgie de l'eau et de ses plaisirs, le Salon nautique. Au palais de Glace, Salon de la femme et de la beauté : la haute coiffure parisienne l'a organisé, et toutes les élégances s'y donnent rendez-vous. Fourrures opulentes et bijoux somptueux y allument les convoitises. Un peu plus loin, aux Champs-Elysées, dans le décor d'un studio, professionnels et amateurs du cinéma offraient un panorama complet de leurs activités.

Gagnons maintenant la porte de Versailles, lieu indiqué des vastes exhibitions. Vous y trouverez peut-être la voiture d'occasion que vous désirez. Elle tient là son Salon. Dans les vastes halls s'est installé le Salon de l'emballage, dont le succès s'accroît chaque année et qui propose d'ingénieuses solutions à des problèmes qui préoccupent vendeurs et clients. A côté, les arts graphiques apportent des démonstrations qui prouvent quels progrès dans ce domaine ont été accomplis. Il y a aussi un Salon de l'embouteillage... Non, rien à voir avec la circulation. C'est seulement un complément naturel de l'empaquetage.

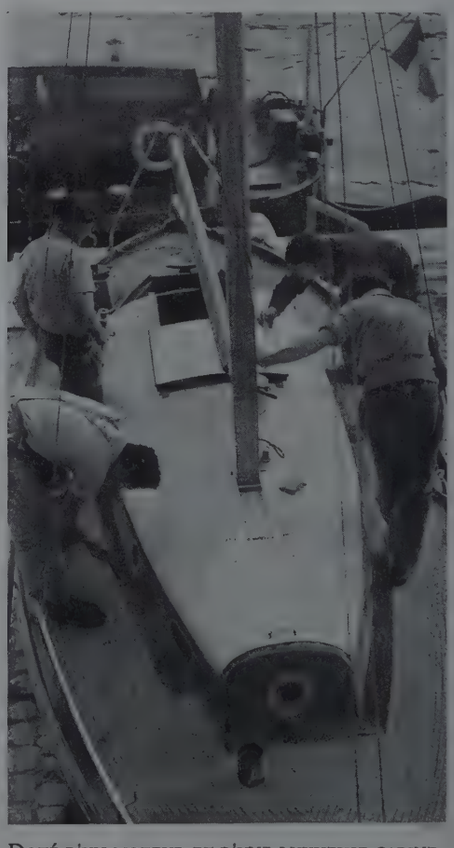
Et pour que ce tableau soit complet il faudrait aussi citer les Salons qui vont marquer l'ouverture de la saison artistique. La Bibliothèque Nationale en réserve un à la photographie. Hier les céramistes d'art montraient les pièces magnifiques sorties de leurs fours. Les peintres se retrouvent au Salon des Tuileries, qui se tient Faubourg-Saint-Honoré. Si nous en oublions, qu'on nous pardonne. Mais le flâneur n'oubliera pas les vitrines brillamment décorées et illuminées de la rue du 4-Septembre. Chacun des magasins, pour cette Quinzaine aux Etoiles, était à lui seul un Salon.

LE SALON NAUTIQUE 1950

Quinze mille mètres carrés, dont quatre mille couverts, paraissent fournir une étendue raisonnable de terrain pour une exposition qui réunit deux ou trois centaines de participants. Pourtant, faire tenir entre le pont de l'Alma et celui des Invalides un port de commerce « grandeur naturelle », des navires de haute mer, dont un câblier, un porte-avions — en maquette il est vrai — et tous les modèles d'embarcations fluviales, de la péniche automotrice au minuscule youyou de matière plastique en passant par l'inévitable modèle « à réaction », cela tient, en vérité, du prodige. Surtout lorsqu'il faut recevoir, selon leur rang, des hôtes de marque, en l'occurrence quatre ministres — Marine nationale, Marine marchande, France d'outre-mer et P. T. T. — et de nombreux voisins ou amis : Américains, Anglais, Allemands, Belges, Danois, Italiens et Suédois.

Autant dire qu'il y a affluence — côté exposants — au XVI[e] Salon nautique international et que les trois cent mille visiteurs escomptés n'auront pas été déçus. De ce côté-ci, deux grandes catégories : les acheteurs éventuels et les autres. Acheteurs éventuels, car il est bien souvent difficile de résister à l'attrait d'un kayak démontable « dernier cri » ou d'un canoe en acajou verni... pour les prochaines vacances.

Malheureusement les prix des embarcations ont suivi une évolution comparable à celle des produits alimentaires, et seul le détenteur d'un solide compte en banque peut oser jeter son dévolu sur un « 6 mètres », orgueilleux de sa coque élancée et de sa cabine sleeping munie des derniers perfectionnements du confort moderne. Les autres se contentent de discuter des mérites comparés d'un « caneton » sorti d'un atelier de Nogent-sur-Marne et d'une pinasse Couach, venue tout droit d'Arcachon en wagon spécial. Une maquette de chaudière « animée » — présentée par le



Doté d'un moteur et d'une luxueuse cabine, ce voilier affronte la haute mer.

ALIGNÉS POUR LA PARADE, TOUS LES MODÈLES POURVUS OU NON DE QUILLE, S'OFFRENT AU VISITEUR.

ministère de la Marine — le prototype du canot à réaction et l'hélice à pas variable, qui doit permettre aux remorqueurs de l'avenir de tourner sur place avec l'aisance d'un skiff, fournissent les principales nouveautés aux amateurs de démonstrations scientifiques ; le port reconstitué, avec ses opérations de chargement et de déchargement, s'adjuge le titre de « clou » du Salon.

Démonstrations de pêche, évolutions à ski nautique, sauvetage par hélicoptère constituent les principales attractions permanentes, auxquelles viennent se joindre deux importantes « finales » : celle des championnats de France de hors-bord, celle du « concours de plage des embarcations en matière plastique ». Aux sportifs est proposé un « baptême de vitesse » sur un hors-bord de 55 CV, mais la promenade familiale se fait en automoteur dans le port de Paris et ses annexes, tandis que l'on devra se contenter d'admirer les unités de la Fédération française de yachting à voile.

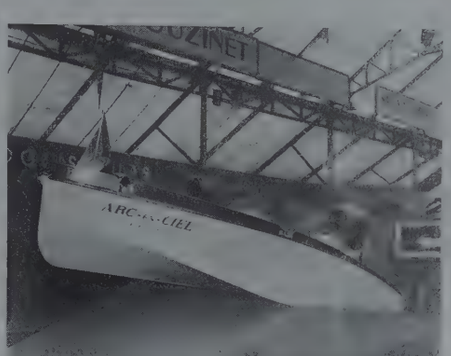
Edifié, le visiteur « rentrera à terre » après avoir passé, peut-être, son permis de navigateur devant les inspecteurs de la préfecture, à moins qu'il ne préfère terminer la journée, ou la nuit, au restaurant-dancing abondamment ravitaillé chaque matin en « fruits de la mer ».

Photographies *France-Illustration* (Charles Raffin).

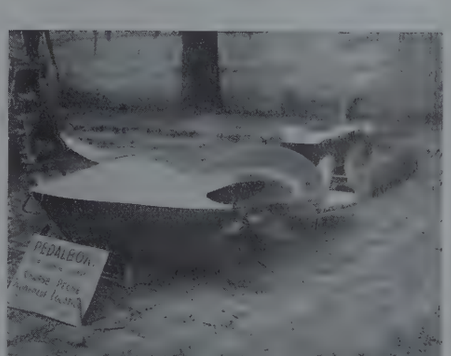
L'ASSOCIATION DES PROPRIÉTAIRES DE « CANETONS » OFFRE AU PUBLIC SES ÉLÉGANTS PETITS VOILIERS.

CHALOUPE PRÈS D'UN AUTOMOTEUR FLUVIAL.

UN APPAREIL DE PHOTOGRAPHIE SOUS-MARINE.



UN HORS-BORD AUX LIGNES FINES ET NERVEUSES.

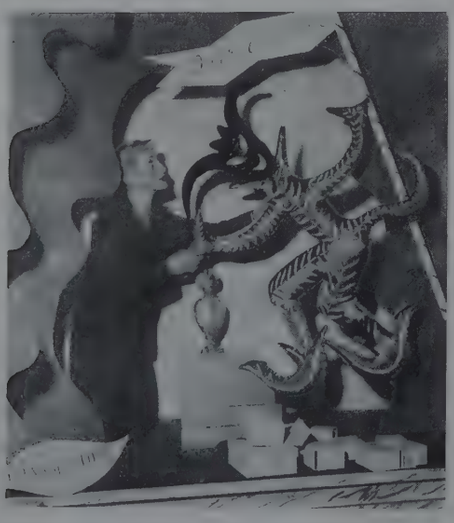


CE PÉDALO SERVIRA AUX CHASSEURS DE CANARDS.

BATEAU DE SAUVETAGE A TRENTE-DEUX PLACES.

L'éveil de la « Belle au bois dormant »? Non. C'est un mannequin qu'on porte vers son stand.

AU PALAIS DE GLACE : LA BEAUTÉ



Evocation des rythmes de Manuel de Falla.

Nul thème ne pouvait être mieux choisi que celui de la « clef des songes » pour une exposition consacrée à la femme, inspiratrice des éternels rêveurs que sont les poètes. Aussi le Salon de la femme et de la beauté, organisé au palais de Glace par la haute coiffure parisienne, aura-t-il connu un succès mérité. Il est vrai que tous les éléments nécessaires à sa réussite avaient été judicieusement rassemblés. Des décorateurs en vogue : Douking, Touchagues, Saint-Martin, Ray Bret-Koch, ont déployé le meilleur de leur talent pour orner les stands, où chaque parfumeur, chaque créateur parisien exposait les produits de son industrie.

Ici s'évoquait le rêve de deux sirènes : dans les glauques lueurs d'un fond sous-marin, où nageaient d'étranges poissons en cristaux de Murano, des trésors naufragés s'échappaient d'un coffre ancien. Là les grands arbres blancs d'une forêt magique portaient des paradis en guise de feuilles et, comme fruits, des flacons de parfum.

Et les visiteurs, en retrouvant brusquement à la sortie le brouhaha des Champs-Elysées, se prenaient à regretter que ce monde de féerie ne fût pas monde réel.

Création d'un rêve peuplé d'yeux étranges.

AU PARC DES EXPOSITIONS

L'EMBALLAGE

Bien jeune encore, le Salon de l'emballage réunit pour son quatrième anniversaire le chiffre fort respectable de quatre cents exposants, au parc des Expositions, où il voisine avec le Salon des arts graphiques. Il s'adresse avant tout à des spécialistes, mais le profane ne regrette pas sa visite. Papier, ficelle, textiles de toutes espèces, tous les genres d'alliages possibles avec l'aluminium, le nickel, le fer et le cuivre ; tous les bois, de la brindille à la planche de sapin ou de chêne, sont bons. Mais le matériau de choix reste la matière plastique. Cette fois nous avons parmi les nouveautés la bouteille souple et incassable. Mais tous les autres modèles sont représentés, du « container » de 8 mètres cubes de capacité aux coupelles exiguës destinées aux produits pharmaceutiques, en passant par les papiers vinyliques qui conservent les liquides. En fin de compte, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de ces énormes machines d'où les caisses sortent clouées et cerclées aux tubes émaillés d'où l'on tire toutes espèces de produits alimentaires.

Toute profession utilise l'emballage...

... Il s'agit de savoir choisir le meilleur.

EXTIRPÉES PAR L'ARRACHEUSE, LES BETTERAVES SONT PROJETÉES DANS UN TAMBOUR DE NETTOYAGE.

LABOURS DE NOS PÈRES... TRACTION ANIMALE.

LA TRACTION MÉCANIQUE A REMPLACÉ LE CHEVAL.

L'ARRACHEUSE A BRAS TIRÉE PAR UN CHEVAL.

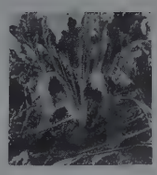
ARRACHEUSE-RAMASSEUSE A TRACTEUR SPÉCIAL.

LES FANES RESTENT AU SOL POUR L'ENGRAISSER.

DANS NOS CAMPAGNES

LA MOTORISATION

ALLÈGE LA PEINE DES HOMMES



LE cycle des travaux agricoles s'achève. Les vendanges, l'arrachage des betteraves y mettent le point final. Un point qui ne marque pas du reste une solution de continuité. Voici déjà l'heure du déchaumage, puis des labours d'automne. La terre veut qu'on s'occupe d'elle à chaque moment. Et novembre trouvera le vigneron entre ses rangs de ceps, affairé à de premiers ouvrages.

L'arrachage des betteraves, qui bat actuellement son plein, est un travail effectué généralement aujourd'hui à la machine, et seules les petites exploitations continuent à pratiquer à la main ce dur labeur. Un domaine étendu a été ainsi ouvert à la mécanisation agricole, comme on a pu s'en rendre compte récemment à Pontoise, où, sous le patronage de l'Institut technique de la betterave, des expériences d'arrachage se sont déroulées en présence d'un grand nombre de professionnels vivement intéressés par ces démonstrations.

L'arrachage mécanique des betteraves peut se faire avec deux sortes d'appareils. Les uns extirpent les betteraves, en coupent les fanes et les rejettent sur le côté. Il n'y a plus qu'à procéder au ramassage. D'autres arracheuses épargnent au cultivateur même cette dernière opération. En effet, elles montent et déversent dans des bennes les betteraves que des camions transportent ensuite aux sucreries.

Un travail pénible est ainsi accompli dans des conditions infiniment meilleures qu'elles ne l'étaient il y a peu de temps. C'est un des bienfaits de cette motorisation et de cette mécanisation de l'agriculture dont on a pu constater les progrès du 5 au 8 octobre à Senlis, où deux cent cinquante tracteurs en provenance de huit pays différents ont, à l'occasion de l'Exposition internationale de motoculture, fait des démonstrations convaincantes sur 125 hectares de terrain.

Photographies *France-Illustration*
(Henri Parnotte, Charles Raffin).

LE DÉCHAUMAGE EST AISÉ AVEC CE « 70 CV ».

CHARRUE TRISOC AVEC TRACTEUR CONTINENTAL.

TERRE MIEUX AÉRÉE, RENDEMENTS AUGMENTÉS.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Platon vivant

Je crois bien que M. Georges Méautis vient de rendre à Platon le plus grand service qui soit possible. Il a écrit un livre, *Platon vivant* (Albin Michel), qui peut élargir singulièrement la connaissance du philosophe. A tout lecteur ami de la culture qu'il n'a guère, et qu'il voudrait avoir un peu (sans y mettre toutefois le prix d'un effort trop ardu), M. Méautis propose un livre facile, agréable, qui nous fait entrer avec aisance dans la familiarité de Platon. A celui qui en sait un peu plus, qui a tourné autour de l'œuvre platonicienne, mais sans y faire nulle incursion profonde, il ouvre cette œuvre avec une intelligence pénétrante, en détache pour lui mainte page bien choisie, l'introduit en somme auprès de Platon comme auprès d'un maître que des élèves de forces diverses sont capables de goûter. M. Méautis nous dit lui-même ce qu'il a voulu faire : « Rendre plus proche de toute âme d'élite le drame que fut la vie de Platon, rendre accessible la partie de son œuvre qui nous paraît éternellement vivante. » Il me semble qu'il y a pleinement réussi.

La vie d'abord. Dès les premières lignes elle est admirablement mise en place. La gloire lumineuse de Platon ne s'inscrit pas dans un des siècles d'or de l'histoire, comme celle de Virgile dans le siècle d'Auguste. Mais le siècle de Périclès ? dites-vous. Eh bien, précisément, Platon ne l'a pas vécu. Périclès était mort depuis un an quand il naquit, et le siècle que ce nom a illustré touchait à sa fin. Les guerres médiques remontaient à près de cent ans. A sa naissance la guerre du Péloponnèse avait commencé, avec son cortège de revers et de malheurs. Ce que Platon vécut, ce fut la décadence d'une grande époque.

Certains événements particulièrement funestes dans l'histoire d'Athènes vinrent frapper Platon à l'âge où les impressions d'enfance marquent toute une vie. Le jeune garçon avait treize ans au moment où les Athéniens furent lancés par Alcibiade dans la folle expédition de Sicile, qui devait aboutir à un désastre sans précédent. Or c'était pour lui le temps des jeux et de l'éducation ; il apprenait, comme les enfants de son âge et de sa classe sociale, à jouer de la lyre, à réciter Homère, à acquérir l'élégante tenue qui caractérisait le jeune Athénien.

Le destin de Platon fut donc, au commencement, d'admirer mélancoliquement l'édifice de l'Etat athénien qui s'écroulait. C'est pourquoi sa vocation fut de méditer sur les conditions de l'ordre et de l'harmonie dans la cité, puis dans la vie de l'homme lui-même. Et puis la circonstance capitale de cette destinée fut la rencontre avec Socrate. Platon connut Socrate et prit cette décision : « Toute ma vie, toute mon œuvre seront consacrées à faire mieux connaître, mieux comprendre cette âme de choix que les dieux m'ont permis de rencontrer. »

M. Georges Méautis écrit à ce sujet : « Parce que Socrate aimait ses disciples, sentait la beauté qu'il pouvait dégager de leurs âmes, parce que Platon aimait Socrate, leurs relations devinrent plus qu'humaines. Cette rencontre avec l'être élu, l'exemple que lui donna sa mort furent pour Platon l'événement suprême. Dès lors son choix fut fait, car pour tout homme épris d'idéal la rencontre de l'être par qui l'on comprend le mieux la noblesse de l'âme est le fait décisif qui ne peut avoir qu'une seule conséquence : le don absolu à l'être aimé. » Socrate fut l'inspirateur de Platon comme Béatrice fut l'inspiratrice de Dante. Aucun autre de ses disciples ne se donna à sa mémoire comme le fit Platon, parce qu'aucun n'avait l'âme assez belle pour ce renoncement et ce sacrifice.

Le biographe de Platon nous fait ensuite le récit des voyages du philosophe en Sicile, où il rêva de réaliser dans un organisme humain l'idéal que sa sagesse avait conçu. C'est presque un roman que l'histoire mouvementée des relations de Platon avec le tyran Denys le Jeune et avec Dion de Syracuse, histoire suivie de celle de la guerre entre Dion et Denys. M. Méautis, pour les détails, renvoie quelquefois son lecteur à Plutarque. Il s'attache surtout à montrer quelle constante élévation morale guida toujours Platon dans les circonstances humaines les plus difficiles.

On sait que les dernières années du philosophe s'écoulèrent à Athènes, à l'Académie, au milieu de ses disciples. Il avait quatre-vingt-un ans quand il mourut, en plein travail, tandis qu'il écrivait le *Critias*. Il n'avait pas accompli tout ce qu'il désirait, il n'avait pas réussi à donner à ses concitoyens le bonheur qu'il aurait voulu. Mais si le sort lui avait refusé de réaliser dans le monde tout ce qu'il souhaitait, Platon, à l'heure suprême, savait à quelle paix atteint une vie d'homme quand elle a été un long effort vers la justice et la beauté.

Voilà pour sa vie. Quant à son œuvre, M. Méautis n'entreprend pas d'en faire un résumé, qui aurait le double défaut d'être sommaire et ennuyeux. Disons plutôt qu'il y conduit un certain nombre de promenades initiatrices. En trois parties, intitulées « le Cycle de Socrate », « le Cycle de la cité », « le Cycle de l'amour », il ouvre plus que des aperçus sur les beautés les plus célèbres des dialogues. Il n'est plus permis d'ignorer Platon maintenant que cet ouvrage nous offre une évocation — mi-descriptive, mi-anthologique — de ce qu'on pourrait appeler le platonisme des honnêtes gens.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

L'Absent. — L'Heure sonnera. La Double Inconstance.

Il n'y a pas d'acteurs sans pièce. Cette vérité première, trop souvent oubliée, plus souvent même bafouée, je ne l'invoque pas pour accabler M. Claude Spaak. Les deux pièces qu'il nous présente sur la scène du Vieux-Colombier ne sont pas dépourvues de mérite. On les écoute et on s'y intéresse. Pourtant, réflexion faite, on se dit que la personnalité des acteurs l'emporte sur la qualité du texte. Pourquoi ? Parce que sorti du théâtre on ne se rappelle pas un moment de grande émotion lié à une situation ou à une réplique. On voit encore les acteurs, on se rappelle leur jeu. Ils dominent leurs rôles. Ils ne sont pas soumis à leurs personnages, ils les créent.

L'Absent, pièce en un acte, nous montre une vieille dame et sa bru, Mathilde, qui vivent toutes deux dans une maison bourgeoise de province depuis la mort de leur fils et mari, Claude. Cette mort remonte à plusieurs années, et si, pour la mère, le culte du souvenir est la seule raison de vivre, en peut-il être toujours de même pour la jeune veuve ? Un ami du défunt, François, lui rend parfois visite, lui prête des livres et lui parle du passé. La mère voit ces entretiens d'un mauvais œil, car elle entend garder Mathilde auprès d'elle. Peine perdue. La veuve convolera en secondes noces.

M. Claude Spaak a pensé faire preuve d'originalité, ou tout au moins corser substantiellement son propos, en ajoutant à ses personnages vivants un mort, qui se trouve être Claude, le premier mari de Mathilde. Ainsi voyons-nous le disparu dans la pièce où la mère et sa bru échangent leurs propos amers. Mieux, il se mêle à la conversation et les deux femmes lui répondent. M. Spaak me dira qu'il use de son droit et qu'il lui est permis d'extérioriser par la parole des pensées ou des sentiments qui agitent les cœurs. Sans doute, mais à condition que ces pensées et ces sentiments ne puissent être mis au jour par un dialogue normal. Ce n'est pas le cas ici, et la présence du mort ne nous apparaît plus que comme une facilité qu'il se donne.

A la vérité, le sujet, tel que M. Spaak l'a conçu, s'accommode mal de l'optique dramatique. Il aurait pu sur ce thème écrire une nouvelle qui eût rappelé la *Genitrix* de Mauriac, style mis à part, et encore que son dialogue semble d'une bonne tenue. Il m'objectera que, dans ce cas, il eût dû se priver des concours de Mme Sylvie, dont le métier n'a jamais paru plus solide, d'Yvette Etiévant, nette et sensible, et aussi de M. Roland Alexandre, qui se tire avec une rare discrétion de moyens d'un rôle difficile.

Les deux actes de *l'Heure sonnera* nous reportent à l'année 1935, à Fondo, petite ville d'Italie. Il faut, en tout cas, s'en laisser persuader, puisqu'on nous y parle du fascisme. M. Spaak, en effet, ne se préoccupe guère de couleur locale, et nous ne lui en ferions pas grief si son sujet était traité dans toute sa rigueur. Il s'agit de savoir si Giulio, tenancier de bar, qui n'est nullement porté à l'héroïsme et se voit, pour son opportunisme, blâmé par son fils antifasciste, livrera un terroriste qui vient d'abattre un secrétaire du fascio réfugié dans sa remise. Cette question se pose pour lui dans son rêve matérialisé sous nos yeux, et il la résout par la négative. Or voici que, réveillé, il se trouve dans la même situation. Il ne se conduit pas avec moins de courage, et cela veut dire, nous assure M. Spaak dans le commentaire placé en tête du programme, qu'il faut faire confiance à l'homme. Nous voulons bien, mais sa construction dramatique, assez peu convaincante, nous fait penser à ce que le Sartre des *Mains sales* eût tiré du même sujet. Il serait injuste de ne pas tenir compte à l'auteur de ses intentions. Cependant, là encore on peut se demander si l'émotion relative qu'il nous procure n'est pas due principalement à Yves Deniaud, étonnant de vérité dans le rôle de Giulio, à Mme Mona Dol, parfaite de naturel, à Yves Brainville, à Emile Dars et à Jean Muselli.

Deux pièces de Marivaux en huit jours, la Comédie-Française nous comble. J'eusse préféré, pour mon goût, qu'elle les donnât ensemble. Marivaux ne gâte pas Marivaux, et *les Sincères,* donnés avant *la Double Inconstance,* nous démontraient seulement la distance qu'il y a entre un Marivaux en possession de tous ses moyens et un Marivaux essoufflé. Au lieu de cela, voilà que *la Double Inconstance* fait tandem avec *A quoi rêvent les jeunes filles.* On devine que ce n'est pas à l'avantage de Musset, dont la pièce supporte mal les planches. Mais est-ce bien une pièce ? Elle figure dans ses *Premières Poésies* et toutes les astuces de l'excellente mise en scène de Charles Granval ne l'animent qu'insuffisamment. On goûte fort Mmes Mony Dalmès et Renée Faure, si Jacques Charon nous agace par la silhouette exagérément efféminée qu'il a dessinée du personnage d'Irus.

Dans *la Double Inconstance,* un double régal nous a été offert : le jeune Robert Hirsch dans le rôle d'Arlequin et Mlle Micheline Boudet dans celui de Silvia. On ne se lassera jamais de tresser des couronnes à la seconde. Nulle mieux qu'elle ne sait être tour à tour coquette et tendre, pétulante et mélancolique. Elle est l'aisance et l'intelligence mêmes. La délicieuse artiste !

Robert Hirsch, qui lui donnait la réplique, jouait une partie ardue. Le paysan qu'il avait à incarner est-il niais, est-il matois ? Il est, pour sûr, bavard, gourmand comme un chanoine, et vaniteux, sentimental avec cela. Bref, un hurluberlu, qu'il appartient à l'acteur de rendre sympathique. M. Robert Hirsch y a parfaitement réussi.

D'autres compliments doivent aller à Mme Lise Delamare, coquette de grande allure, et je n'oublie pas Jacqueline Duc, si Daniel Lecourtois a le tort, après de bons moments, de vouloir faire un sort à tout ce qu'il dit.

PETITES CHRONIQUES

A Schœnbrunn, les soldats et la musique du West Yorkshire Regiment rendent les honneurs au général Béthouart.

LE GÉNÉRAL BÉTHOUART A QUITTÉ L'AUTRICHE

Le départ du général Béthouart, haut commissaire français en Autriche depuis cinq ans, a donné lieu à d'émouvantes cérémonies.

En zone d'occupation française tout d'abord, les autorités locales lui apportèrent l'hommage de la population. Après avoir, aux côtés du docteur Kolb, ministre autrichien de la Reconstruction, présidé l'inauguration du tunnel de Seehof, sur la « route franco-autrichienne » de l'Achensee, le général prit congé, à Innsbruck, du personnel de la mission française, au nom de laquelle le colonel Nadau lui offrit un fusil de chasse. Après quoi le général inaugura l'Exposition d'arts graphiques que M. Blanchot, directeur de l'Imprimerie nationale, présenta à son collègue autrichien, le docteur Anton Reiter. Le haut commissaire, tenant « à sceller la réconciliation définitive entre la France et l'Autriche et à symboliser l'esprit nouveau de l'Europe unie », déposa ensuite une couronne au pied du monument élevé à Andréas Hofer, héros de la résistance autrichienne à Napoléon. De nombreuses fanfares, avec leurs traditionnels et brillants costumes provinciaux, jetaient une note pittoresque. Enfin, après une revue militaire, le général assista à une réception organisée en son honneur à l'hôtel de ville d'Innsbruck par les autorités autrichiennes, qui rendirent hommage à son esprit de compréhension. Le général Béthouart se vit décerner par le recteur de l'université le diplôme de docteur *honoris causa,* en présence du président Renner, du cardinal-archevêque Innitzer, du chancelier Figl, de plusieurs ministres et du général Keyes, commissaire des Etats-Unis, à qui était remise la même distinction.

De son côté, le gouvernement français a conféré au vainqueur de Narvik la médaille militaire, la plus haute distinction qui puisse être attribuée à un officier général.

Prenant la parole au dîner d'adieu offert en son honneur par le chancelier Figl, le général Béthouart salua une dernière fois les personnalités autrichiennes et exprima ses regrets de quitter ce pays :

« Je pars sans avoir pu présider à cette évacuation que j'avais longtemps espéré pouvoir réaliser moi-même... Mais j'ai une très grande satisfaction, c'est celle de voir mon poste repris par M. Payart, qui me succède en ami et chez qui vous trouverez, je vous en donne l'assurance, non seulement un haut commissaire et un diplomate de grande valeur, mais un protecteur et un ami. »

A Innsbruck, le général Béthouart et le préfet Weissgaterer au cours du dîner d'adieu organisé par la ville.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ITALIE:

Jean-Louis Vaudoyer, *Italie retrouvée* (Hachette, 384 pages). C'est la relation du dix-huitième voyage de l'auteur dans la péninsule, le premier depuis la guerre. Il y évoque les souvenirs familiaux dans lesquels il a puisé la passion de cette terre où la nature, l'art et l'histoire ont enfanté tant de chefs-d'œuvre, souvenirs qui revivent avec un relief attachant dans la correspondance de Léon Vaudoyer au sujet de Chateaubriand quand celui-ci occupait un poste diplomatique à Rome.

Il y a dans ces pages lumineuses l'érudition du savant et la sensibilité du poète : on ne saurait voir l'Italie avec un regard plus tendre et un esprit plus averti. Des ombres illustres se profilent sur cette fresque : Jean-Louis Vaudoyer a retrouvé Chateaubriand et Pauline de Beaumont à Rome, Henri de Régnier à Venise, Chopin et Stendhal à Parme, Corot à Florence, Lamartine et Gérard de Nerval à Naples...

Et chaque chapitre inspire une image : Venise, un labyrinthe sans Minotaure ; Florence, la gloire de l'orfèvrerie ; la Sicile, le cancer du soufre ; Naples, une grande mutilée qui se rétablit péniblement.

Puis une promenade nostalgique parmi les ruines de ces villas forestières des environs de Rome que la guerre a dévastées et où l'auteur erre parmi les architectures écroulées et les fontaines sans voix, dans une atmosphère d'abandon définitif.

Un pèlerinage où la piété de l'artiste anime ses sites familiers d'une profusion de réminiscences et de notations personnelles qui nous en restituent à la fois l'âme et le passé.

LA « TECHNIQUE DE LA PERSUASION» :

Dale Carnegie, *l'Art de parler en public et de persuader dans les affaires* (Amiot-Dumont, 410 pages). Dale Carnegie, qui débuta dans la vie en gagnant 5 cents de l'heure à ouvrir des coquillages, gagne aujourd'hui un dollar par minute en instruisant les administrateurs des grandes firmes américaines dans l'art d'exprimer leurs idées. Il nous livre un certain nombre de ses « secrets ». Voici tour à tour une méthode pour développer la mémoire, la technique d'une bonne élocution, l'art de tenir son auditoire en éveil, le moyen de développer la confiance en soi. Le tout émaillé d'anecdotes, d'exemples, de leçons vivantes, de notations pittoresques, avec un choix d'images et d'exercices pratiques. Un chapitre nous familiarise avec la façon dont les plus grands orateurs préparaient leurs discours. Un autre nous suggère les moyens mnémotechniques propres à dater les événements historiques ou à relier des connaissances entre elles.

ALBERT MOUSSET.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Chaque orchestre de la Radiodiffusion tient à honneur d'être particulièrement apprécié. Il s'ensuit entre les différentes formations une émulation du plus heureux effet qui élève le niveau des ensembles symphoniques et où Marseille occupe une place enviable. Devant le microphone les orchestres essaient de se surpasser alors que le monde entier prend peut-être l'écoute. Le caractère folklorique de chaque région serait très heureusement mis en valeur si l'on faisait appel à un speaker du pays, dont l'accent savoureux ajouterait une note pittoresque à l'émission. Ce ne fut pas le cas lors de la séance conduite par Eleuthère Lovreglio, qui fut annoncée sans aucun éclat de voix ! Les *Nuages* évoqués par Claude Debussy prenaient bien l'aspect un peu mystérieux, ondoyant, particulier aux œuvres du poétique auteur des *Nocturnes*. Il est trop rare d'entendre ce triptyque au complet. Des *Nuages* passent parfois, des bruits de *Fêtes* les accompagnent, mais *les Sirènes* ont tendance à sombrer dans l'oubli, au fond de la mer.

M. Lenfant, maître carillonneur de la cathédrale de Rouen, a fait sonner les quarante-huit cloches de la basilique de Lisieux ; elles pèsent, paraît-il, 8 tonnes et font vibrer les tonalités variées de quatre octaves chromatiques. L'idée d'associer les sans-filistes aux fêtes commémoratives données en l'honneur de sainte Thérèse était excellente. La réalisation n'en fut point parfaite, tout au moins pour les auditeurs de la région parisienne. Le mixeur n'a sans doute pas tenu suffisamment compte de l'étonnante puissance du carillon et de la force avec laquelle des pages de Beethoven et de Weber, dûment transcrites, allaient s'envoler dans les airs... Une vieille mélodie populaire, *Guignolet,* qui date au moins du XV[e] siècle, éveillait non seulement un écho du temps passé, mais aussi une résonance amplifiant les accents de cet ancien air du terroir. Véhiculé par les ondes, il était alors curieusement déformé, malgré le talent remarquable du virtuose, qui jouait avec un noble élan, car c'est un art difficile que de savoir faire retentir les cloches simultanément à la ville, à la campagne et au foyer.

W.-L. LANDOWSKI.

COURRIER THÉATRAL

Aux Deux-Anes

Fidèle à sa tradition, le théâtre des Deux-Anes donne un spectacle composé, en première partie, de chansons nouvelles interprétées par leurs auteurs et, en seconde partie, d'une revue.

Les chansonniers m'ont paru, cette fois, particulièrement bien inspirés. *L'Abbé Coco,* de Pierre Gilbert, est d'une drôlerie à peu près irrésistible. René Paul blasonne Maurice Chevalier avec l'humour le plus topique, et Robert Rocca, aussi bien dans sa chanson *Pour nous rassurer* que dans son commentaire burlesque du match Dauthuille-La Motta, reste à la hauteur de sa réputation. Quant à René Dorin, il faut l'entendre parler des *20 % de mécontents.* Sa verve n'est pas près de tarir.

Il nous en administre d'ailleurs d'autres preuves, et péremptoires, dans sa revue *les Deux Anes en ont trois.* Les sketches sont naturellement de qualité inégale, mais il suffirait des scènes sur les nouveaux billets de 5.000 francs et sur la collaboration allemande à la défense de l'Europe pour faire le succès de la soirée. Je n'ai pas moins goûté, à propos de la fête des Pères, le sketch intitulé *les Trois font le père.* C'est presque du Feydeau.

Il faut dire que la troupe s'amuse autant que le public, de René Dorin à sa charmante fille Françoise, de Saint-Sernin et de Nella Nelly à la capiteuse Joan Daniell, à l'aimable Geneviève Badin et à Jean Poiret. Bonne soirée, en vérité !

Y. G.

GALERIES

GALERIE BÉNÉZIT
93, Bd Haussmann-St-Augustin
A. AVNI

GALERIE JEANNE CASTEL
3, rue du Cirque - Paris VIII[e]
CARMELO DE ARZADUN
Paysages de l'Uruguay
jusqu'au 20 octobre

De gauche à droite : M. Dautzenberg, M. Louis Joxe, S. E. le général Vanier, ambassadeur du Canada, et M. Greber.

LA VILLE D'OTTAWA SUR UNE TAPISSERIE

La ville d'Ottawa avait confié à un architecte français, M. Jacques Gréber, son plan d'embellissement. La capitale fédérale, voulant garder le souvenir de l'établissement de ce plan, a demandé à la Manufacture d'Aubusson de le reproduire sur une tapisserie. L'entreprise a parfaitement réussi, et toutes les personnes qui ont pu voir la tapisserie à l'ambassade du Canada, où elle était récemment présentée, ont admiré l'heureux parti qu'Aubusson a su tirer du sujet proposé. En particulier, les coloris que les artistes exécutants ont su obtenir en s'inspirant des teintes, variables selon la saison, de la feuille d'érable — l'emblème du Canada — sont remarquables par leur délicatesse.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

M. Roger Seydoux vient d'être nommé consul général de France à New-York. M. Roger Seydoux fut successivement avant guerre adjoint à l'attaché financier à Londres, adjoint au directeur du cabinet du résident général de France au Maroc et pendant plusieurs années dirigea avec autorité l'Ecole des sciences politiques. Il fit la campagne de 1940 et en 1944-1945 se signala par sa brillante conduite dans la 2[e] D. B. Il représenta ensuite la France à l'U. N. E. S. C. O. et occupa, en décembre 1946 et janvier 1947, le poste de chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères. Avant sa nomination à New-York il occupait le poste de directeur adjoint des relations culturelles au ministère des Affaires étrangères.

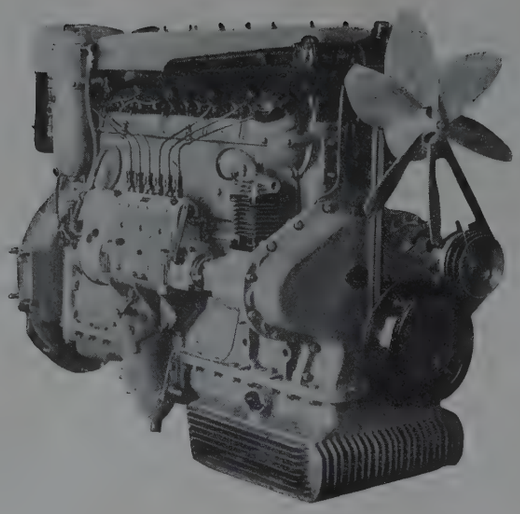
MM. Abol Hassan Ebtehadj et Antonio Chabaud Cardona, ministres plénipotentiaires de l'Iran et du Venezuela en France, ont remis leurs lettres de créances à M. Vincent Auriol.

Le gouvernement français a, d'autre part, donné son agrément à la nomination du Sirdar Muhammad Nawaz Khan comme ambassadeur du Pakistan en France. Il sera le premier à occuper ce poste.

LE NOTRE COMMÉMORÉ A CASTRES

Le musée de Castres a organisé une exposition d'un vif intérêt pour commémorer le 250[e] anniversaire de la mort de Le Nôtre, à qui est dû le jardin de la ville. En même temps il a rappelé le souvenir d'un Castrais, Jean-Louis Ligonier, qui après une existence aventureuse finit maréchal des armées anglaises.

Cette exposition fut inaugurée par M. Georges Salles, directeur des musées, qu'on voit, en compagnie de l'illustre violoncelliste Pablo Casals, se penchant sur des souvenirs de Jaurès acquis par le musée.



Moteur Pegaso-Diesel 125 CV.

UNE NOUVELLE VENUE : L'INDUSTRIE AUTOMOBILE ESPAGNOLE AU SALON DE PARIS

CRÉER une industrie automobile espagnole fut depuis une trentaine d'années le désir avoué de nombreux milieux industriels. L'instabilité politique de la période 1920-1940 vint toujours contrarier les projets les mieux étudiés. Mais, à travers les fluctuations et les révolutions successives, l'idée faisait son chemin. Et cela pour aboutir à une très belle réalisation qu'il serait injuste de passer sous silence.

Fort sagement, les groupes qui, encouragés et soutenus par le gouvernement, arrivèrent au stade de l'exécution, prirent la décision de s'attaquer pour commencer au domaine du poids lourd.

D'un côté, ils avaient devant eux un marché très vaste, car l'Espagne est un pays où les transports automobiles peuvent et doivent trouver des possibilités considérables. De l'autre, ils abordaient le problème, sur le plan de la concurrence, dans les meilleures conditions possibles.

En effet, si l'on peut hésiter à se lancer en grand, sur un marché relativement étroit, dans la construction des voitures de tourisme dont les prix de revient seront toujours élevés par rapport à ceux que peuvent pratiquer des concurrents fortement outillés, comme on en rencontre sur les marchés américains et européens, il n'en est pas de même sur le plan du poids lourd, où la concurrence est beaucoup plus limitée.

Par ailleurs, le profil des routes espagnoles, le développement du commerce automobile et l'état des circuits routiers impliquaient des véhicules très puissants, très sûrs, d'une solidité à toute épreuve et aux performances de grande classe. Peu de marques, même les plus réputées, peuvent satisfaire à un cahier des charges aussi sévère.

Aussi l'*Empresa nacional de autocamiones*, autrement dit l'E. N. A. S. A., née du rachat des installations Hispano-Suiza, fut-elle conçue en tenant compte des techniques les plus modernes.

A Barcelone, d'immenses ateliers, équipés avec le matériel le plus perfectionné qui soit, ont été construits. Ce sont probablement les seules installations d'Europe conçues pour produire exclusivement des châssis poids lourd, des camions, des autocars.

Aujourd'hui l'E. N. A. S. A. produit en série :

1° Les châssis de la marque Pegaso, à moteurs diesel de 125 CV et moteurs à essence de 165 CV pour 8 tonnes de charge utile ;

2° Toute une variété de camions adaptés aux besoins les plus divers de l'industrie, du commerce et de l'agriculture ;

3° Des autocars à caisse monocoque d'un type tout à fait original comportant un décalage de hauteurs de planchers qui le fait qualifier d'autocar à demi-impériale.

Soutenue par le gouvernement, qui a voulu que rien ne soit négligé pour arriver aux résultats les meilleurs, l'E. N. A. S. A. a construit des laboratoires de contrôle et d'essai, probablement les plus perfectionnés d'Europe, aussi bien sur le plan physique que sur le plan chimique et métallographique.

L'E. N. A. S. A. considère comme un argument de vente le fait que 11 % du personnel soient occupés aux vérifications de contrôle.

Sans vouloir entrer dans les détails de fabrication qui ne seraient pas à leur place ici, il faut pourtant reconnaître que ces mastodontes — conçus et mis au point par une élite de techniciens sous les ordres de l'ingénieur M. Wifredo Ricart, bien connu dans les milieux automobiles — sont construits à la chaîne avec des techniques qui rappellent celles que l'on n'applique en général qu'aux voitures de sport à très haut rendement.

Dans le domaine de l'équilibrage des pièces mécaniques, par exemple, les techniciens sont allés aussi loin qu'il était possible.

Les aciers spéciaux les mieux appropriés ont été employés largement là où il le fallait.

Que les résultats aient été proportionnés aux efforts déployés, ceux qui ont voyagé en Espagne ont pu le constater, les poids lourds Pegaso diesel pour le transport des personnes ou des marchandises se sont imposés avec un tel succès que le seul souci des dirigeants de l'E. N. A. S. A. est d'augmenter la production. On peut dire que le marché national est capable d'absorber pendant des années tout ce qui sera fabriqué même à des cadences élevées.

Ce n'est donc pas sous l'empire de préoccupations commerciales, mais pour faire connaître le résultat de leurs efforts, que l'E. N. A. S. A. expose au Salon de Paris.

Les spécialistes des transports ne s'y sont pas trompés. Et il nous est agréable de souligner que c'est à Paris que l'E. N. A. S. A. a voulu, pour la première fois, soumettre à l'examen des techniciens et des usagers les véhicules de sa fabrication.

L'E. N. A. S. A., encouragée par ses succès, compte bien ne pas s'arrêter en chemin. Une usine de 80.000 mètres carrés d'un seul tenant est en voie d'installation à Madrid. Elle sera spécialisée dans la fabrication des camions de moyenne puissance et des tracteurs qui doivent être lancés sur le marché dans le courant de l'année 1952.

Si l'on a pu dire que dans le domaine des véhicules particuliers il n'y avait rien de très nouveau au Salon de Paris 1950, on reconnaîtra par contre que dans le domaine du poids lourd, dont les besoins sont si vastes, la construction espagnole représentée par la marque Pegaso a su prendre une place de choix.

C. ROCHERAND.

Autocar Monocoque Pegaso-Diesel Pullman — 34 passagers.

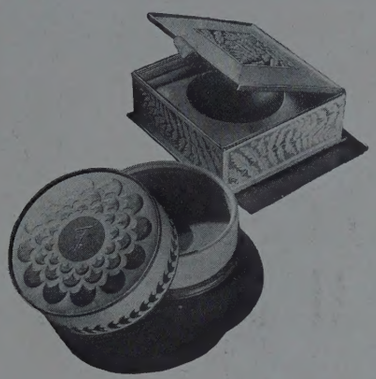
Un camion Pegaso-Diesel photographié devant les bâtiments de l'administration.

(Communiqué.)

LE CARTONNAGE, *conditionnement idéal.*

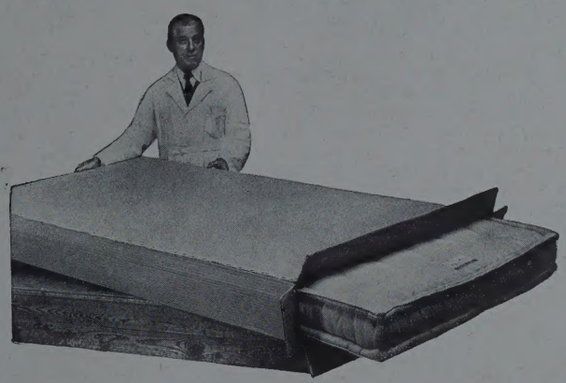
Si l'on réfléchit au rôle que jouent les cartonnages dans nos activités journalières, on ne peut manquer d'être immédiatement frappé par le fait qu'ils sont d'un emploi quasi universel.

Toutes les industries, tous les commerces, utilisent des cartonnages de tous modèles, du plus petit au plus grand, du plus rudimentaire au plus élégant.



D'où vient cette aptitude à des utilisations aussi diverses, sinon au fait que parmi tous le matériaux auxquels les Industries de l'Emballage font couramment appel, il n'en existe certainement pas dont l'emploi soit plus souple et plus universel que le carton ?

Son bas prix de revient, la facilité avec laquelle il peut être travaillé, estampé, décoré, imprimé ; la gamme étendue de ses qualités, depuis le simple carton-paille jusqu'aux sortes les plus fines en pure pâte blanchie, toutes ces raisons expliquent qu'il n'existe pas de branches d'activité dans lesquelles une solution "cartonnage" ne puisse être trouvée.



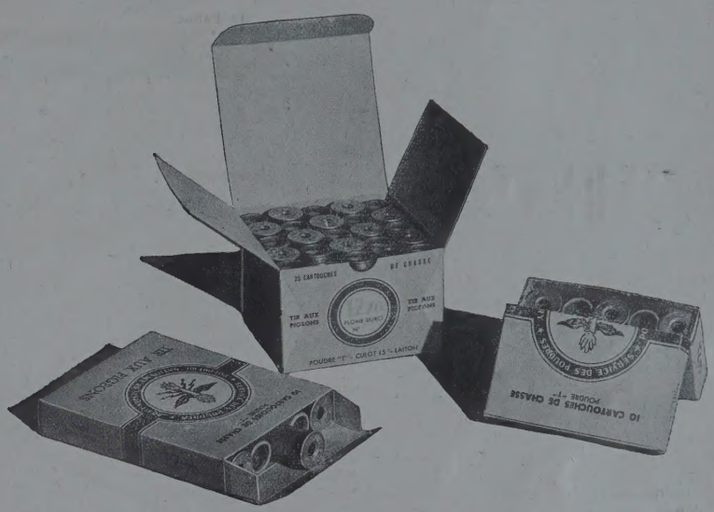
Aussi ne faut-il pas s'étonner, à côté des cartonnages de luxe, domaine dans lequel la France possède une supériorité indéniable grâce au goût et à l'ingéniosité de ses artisans, de trouver des caisses-carton de taille telle, qu'elles peuvent être utilisées pour l'expédition de matelas ou de force telle, qu'elles peuvent sans rique aucun, transporter des charges atteignant 50 kgs et plus.

Entre ces deux extrêmes se place toute une gamme de cartonnages de formes et de techniques de fabrication différentes :
boîtes pliantes, boîtes montées, boîtes semi-embouties, boîtes rondes, boîtes mixtes, bouteilles et pots en carton.

Les boîtes pliantes fabriquées en grandes séries sur des machines à rendement élevé sont l'un des emballages dont l'emploi est le plus souple et le plus économique.

Les boîtes montées se caractérisent par leur rigidité et le fait qu'elles sont livrées à l'utilisation prêtes à être employées, les boîtes semi-embouties sont utilisées plus particulièrement en pharmacie.

Les boîtes mixtes sont un autre exemple des réalisations permises par le carton à qui l'on allie, par emboutissage, un métal formant couvercle et fond, tel que le fer-blanc, le fer-noir verni ou non, ou enfin l'aluminium.



Les bouteilles en carton, d'un usage extrêmement répandu à l'étranger, commencent a être utilisées en France et sur une assez grande échelle. Leur rôle économique est lié au succès de l'emballage perdu, surtout dans les industries alimentaires.

Enfin, les pots-carton imperméabilisés ou non, fabriqués en France dès 1910, sont de parfaits emballages pour la confiture, la crème fraîche, le miel, etc...

La place nous manque pour citer encore à côté de ces réalisations, les cartonnages publicitaires, les présentoirs, les accessoires de bureau, articles d'écoles, etc... etc.

C'est donc bien là semble-t-il, la preuve que le cartonnage en matière de présentation, de conditionnement et d'emballage offre toujours, non seulement une solution, mais encore une solution parfaite.

J.-P. LAUTH

UN GRAND MARIAGE

En l'église de Cany (Seine-Inférieure) a été célébré le mariage du comte Antoine de Dreux-Brézé avec M^lle^ Gilone d'Harcourt, nièce du comte de Paris. Une très brillante réception au château de Cany a suivi la cérémonie. Elle était honorée de la présence de M^me^ la duchesse de Guise, grand-mère de la mariée et son témoin, en compagnie de S. A. le prince Louis Murat. Les témoins du marié étaient la comtesse d'Hunelstein, sa grand-mère, et la comtesse Adrien d'Ursel, sa tante.

L'ABBÉ TROCHU

Avec l'abbé Trochu, mort dans sa propriété de Saint-Servan à l'âge de quatre-vingt-deux ans, disparaît une des figures les plus remarquables de la presse. Après avoir pendant quelques années exercé un ministère paroissial, il se consacra au journalisme dès 1899 en fondant à Rennes, avec Emmanuel Desgrées du Lou, le journal *Ouest-Eclair*. La politique de larges réformes sociales qu'il préconisa dans ses colonnes ne fut pas toujours comprise, et il dut en 1930 se démettre de ses fonctions. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

A LA MÉMOIRE DE GANDHI

L'ambassade de l'Inde à Paris a organisé le 2 octobre, à la salle d'Iéna, une réunion à l'occasion de l'anniversaire du mahatma Gandhi. Au cours de cette émouvante cérémonie, S. Ex. le Wing Commander Sardar Hardit Singh Malik, ambassadeur de l'Inde, et M. Louis Joxe, directeur général des relations culturelles au ministère des Affaires étrangères, ont évoqué le souvenir du grand apôtre.

« EUROPE-AMÉRIQUE LATINE »

La revue *Europe - Amérique latine* a organisé une réception en l'honneur d'une délégation de douze membres représentant les grandes agences de voyages de l'Argentine, du Brésil, du Chili, du Pérou et de l'Uruguay. Le commissariat au Tourisme avait invité cette délégation à parcourir la France. Elle s'est rencontrée dans les salons d' « Europe-Amérique latine », où se trouvaient de nombreux représentants du monde diplomatique, touristique et de la presse, avec les explorateurs français P.-D. Gaisseau, A. Gherbrant et J. Fichter, qui, en compagnie de leur camarade colombien Louis Saenz, viennent de parcourir durant quinze mois la forêt brésilienne, ayant traversé sans subvention et par leurs propres moyens l'Amérique du Sud du Pacifique à l'Atlantique.

LE RALLYE DE MONTE-CARLO

Le XXI^e^ rallye automobile de Monte-Carlo, organisé par l'International Sporting Club, aura lieu du 23 au 31 janvier 1951. Les demandes d'admission devront être adressées du 1^er^ au 31 octobre à l'Automobile Club national des pays intéressés. La valeur des prix a été considérablement augmentée et S. A. S. le prince Rainier a créé une coupe d'argent qui sera remise au vainqueur.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le quarante-deuxième pèlerinage français du Rosaire a rassemblé à Lourdes près de quarante mille pèlerins, dont un millier de malades, que conduisait S. Em. le cardinal Roques, archevêque de Rennes. Les cérémonies, auxquelles assistaient de nombreux prélats, notamment LL. EExc. NN. SS. Duthoit et Breynat, furent ouvertes par S. Exc. M^gr^ Théas, évêque de Tarbes, qui, dans son prêche inaugural, développa le sujet : « Le pèlerin de Lourdes regarde Notre-Dame et sa foi est fortifiée. »

Dans l'Ariège, à Montaillou, à 1.300 mètres d'altitude, l'église a été rebâtie. Sa consécration vient de faire l'objet d'une cérémonie solennelle présidée par M^gr^ Guiller, évêque de Pamiers.

Sous l'impulsion d'un comité de patronage comprenant notamment M. Schneiter, ministre de la Santé publique et de la Population ; M. le préfet de la Marne, l'évêque de Châlons et MM. les députés et sénateurs du département, la ville de Sézanne a renoué avec une ancienne tradition interrompue par la guerre en fêtant avec éclat la Sainte-Claire. Après une messe dite en l'église de Sézanne par l'évêque de Reims et le défilé à travers la ville du personnel d'une importante entreprise locale, le banquet que présidait M. Schneiter, fut suivi de la projection d'un film sur l'optique française.

L'intronisation de M^gr^ Chappoulie, nouvel évêque d'Angers, a donné lieu à des cérémonies auxquelles assistait une foule fervente. Accueilli par M. Chatenay, sénateur-maire d'Angers, et par le président du conseil général de Maine-et-Loire, M^gr^ Chappoulie, acclamé par les quelque quarante mille fidèles qui se pressaient sur son passage, parcourut les principales rues de la ville pour se rendre à la cathédrale Saint-Maurice, où se déroula l'intronisation. Après avoir adressé son premier discours à son diocèse, l'évêque reçut dans la chapelle synodale les corps constitués, ayant à leur tête M. Jean Morin, préfet, qui lui souhaita la bienvenue.

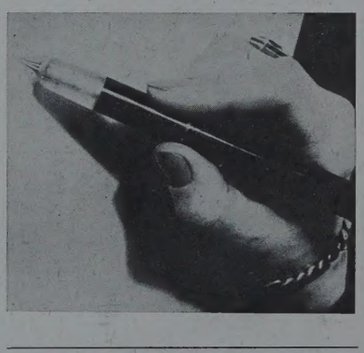
NOUVELLES INVENTIONS

Moulins à vent modernes

L'énergie qui fut sans doute la première utilisée par l'homme, celle du vent, semble aujourd'hui abandonnée. Pourtant un inventeur français, M. Jean Le Bihan, dont les travaux sont d'autant plus méritoires qu'il s'agit d'un pur autodidacte, a recherché de quelle façon elle pouvait être utilisée au maximum. Il a présenté son système, baptisé par lui *Bine*, à l'*Electrical Research Association*, qui a entrepris de vastes études sur l'énergie éolienne. M. Le Bihan s'est attaché à perfectionner les moulins à vent par la suspension de l'axe de rotation des hélices au sommet d'un mât creux. Les engrenages reposent dans une entaille pratiquée au sommet de ce mât et forment bloc avec une barre de transmission qui y est logée. L'hexagone - moulin entraîne les engrenages par des arbres téléscopiques, qui évitent de brusques accélérations en cas de saute de vent. Ce système réduit l'usure et accroît le rendement.

Stylo de nuit

Contenant une pile minuscule, ce stylo permet d'écrire la nuit, même en l'absence totale d'éclairage. Au frottement de la plume sur le papier un cercle lumineux est en effet projeté sur la feuille.



LES SPECTACLES

• ATELIER •
A PARTIR DE DIMANCHE
HENRI IV
de
• PIRANDELLO •

PRIX NOBEL

Le docteur Ralph Bunche vient de recevoir le prix Nobel de la paix. Le docteur Bunche, qui était l'adjoint du comte Bernadotte lorsque celui-ci fut assassiné, lui succéda comme médiateur des Nations Unies en Palestine et parvint à ramener le calme. Il occupe actuellement un poste important au secrétariat de l'O. N. U.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

René Dubreule et Jean Courtassol. *La France blessée et renaissante* (Editions du Temps qui passe). Voici un livre qui veut être à la fois un bilan et un inventaire. Il veut surtout, selon l'expression de ses auteurs, être un acte de foi raisonné dans les destinées de la France. Aussi se sont-ils attachés à dégager les raisons permanentes de sa mission et les conditions de la continuité de celle-ci. Le bilan qu'ils dressent en la première partie de leur ouvrage, volontairement dépouillé, est celui des pertes de deux guerres. Minutieusement établi, il présente notre passif, au regard duquel figurera l'évaluation de nos ressources. Entre ce tableau de la France blessée et appauvrie et celui de nos raisons d'espérer s'inscrit un rappel de l'histoire de notre pays, de son rayonnement spirituel, de son apport à la civilisation et de son effort depuis la guerre. Les dernières pages du volume ont trait au plan de modernisation et d'équipement.

Ajoutons que l'ouvrage est mis en vente sous le patronage de l'Association des mutilés des yeux, une œuvre dont il n'est sans doute personne qui ne connaisse l'intérêt et ne sache les services qu'elle rend.

ATHENÉE - LOUIS JOUVET
dans
TARTUFFE
MONIQUE MELINAND avec DOMINIQUE BLANCHAR
FERNAND RENÉ **GABRIELLE DORZIAT** LÉO LAPARA
PIERRE RENOIR
LOCATION OUVERTE DE 11 à 18 H.

LA TOMBE DE MOZART

La tombe de Mozart, qui avait, durant la dernière guerre, subi de graves dommages, vient d'être restaurée par le conseil municipal de Vienne. La stèle du divin maître de Salzbourg est, ainsi que celle de Musset, ombragée par un saule pleureur.

SALZBOURG MÉTROPOLE DE LA MUSIQUE

Les dessins qui illustraient l'article de M. G. Mollat du Jourdin, *Salzbourg, métropole de la musique*, paru dans notre numéro du 23 septembre sont de M^me^ de Steiger. Dans ce même article la photographie représentant le docteur Gruber dirigeant l'orchestre du Mozarteum a été prise à l'occasion du premier Congrès de l'Olympiade internationale de musique, manifestation distincte du festival.

COURS GRATUITS

L'Institut musical et dramatique professionnel, dont l'enseignement est gratuit, a repris ses cours le mardi 3 octobre. Les inscriptions sont reçues au siège : 6 *bis*, place des Vosges, Paris (4^e^), qui fournit également tous renseignements utiles.

LE NARCISSE

Chacun connaît l'antique légende de Narcisse, jeune homme d'une radieuse beauté, qui, découvrant un jour sa propre image dans le miroir d'une source, tenta de saisir cet autre lui-même. Désespéré de n'y pouvoir parvenir, il languit et mourut. Les dieux le changèrent en une fleur qui, depuis, porte son nom. Les botanistes et les horticulteurs vous diront plus simplement que le narcisse naît d'un bulbe qu'on plante de septembre à novembre. Il en existe plusieurs espèces : le narcisse du poète, les narcisses à calice court, les narcisses doubles et les narcisses trompettes. En faire des plates-bandes, c'est méconnaître le caractère de cette fleur, qui doit se planter par petits groupes, au hasard, pour reconstituer l'irrégularité de la nature.

PRÉVOYEZ DÈS MAINTENANT LE PRINTEMPS

Si le printemps est la saison des premières fleurs, c'est maintenant qu'il faut planter les tulipes, jacinthes et narcisses, les plus belles d'entre elles.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente, s. surenchère, 1/10^e^, après licitation, Pal. Just. Paris, 19 octobre 1950, à 14 h.
IMMEUBLE à PARIS (1^er^ arr^t^)
Rue RAMBUTEAU, n° 77
80, R. Saint-Denis et 49, Bd Sébastopol.
Rev. br. 1.000.000 fr. env. — Cont. 698 m² 95.
MISE A PRIX : 9.900.000 francs.
S'adr. M^e^ **Maurice RIBADEAU-DUMAS**, av., 8, rue Saint-Florentin ; M^es^ Pellerin, Pérard et Grolous, av. ; M^es^ Champetier de Ribes et Delarue, notaires.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.
Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

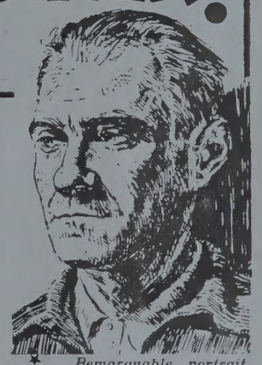
Ce métier sûr est à votre portée
Y avez-vous songé ?
La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé ?
En quatre mois, sans rien changer à vos occupations habituelles, au moyen de la sympathique Méthode Caténale, vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous.
Demandez le document gratuit n° 3931, Ecole Française de Comptabilité, 91, avenue de la République, Paris. Ne pas joindre de timbre. Préparation aux examens officiels d'État.

LES FLEURS
vraiment durables et jolies portent le cachet de
« LA COTE FLEURIE »
« Les Floralies », 18, rue Frédéric-Passy NICE
Livraison rapide partout

Climatisation...
ÉTÉ = FRAÎCHEUR
HIVER = CHALEUR
+30° -5° +27° +5° +20° +18°
grâce au Plafond TRANSPARENT ISOLANT
VITREX
MAISON TRENTENAIRE
27, RUE DROUOT, PARIS. PRO 03-03
DEMANDEZ LA NOTICE N° 1

EXPOSITION DU MICROFILM ET DE LA PHOTOCOPIE
(Rétrospective, Démonstrations techniques, Applications)
organisée par le **Comité National de l'Organisation Française**
57, rue de Babylone - PARIS (VIIe) - Inv. 22-80
du **13** *au* **25 OCTOBRE 1950**
au **MUSÉE D'ART MODERNE** de la VILLE de PARIS
Palais de NEW-YORK - Quai de New-York - PARIS (XVIe)
Métro : Alma-Marceau ou Iéna.
Autobus : 72 - 80 - 92 - 63 - 32 - 39.
ENTRÉE : **50 fr.**
Exposition ouverte de 14 heures à 18 h. 30 et de 20 heures à 23 heures.
Un mémento technique sera édité à l'occasion de cette Exposition.

PASSE-TEMPS PROFITABLE —
Voulez-vous SAVOIR DESSINER?
DES MILLIERS ONT RÉUSSI par la MÉTHODE A.B.C.



Remarquable portrait plein de vérité, exécuté avec finesse et habileté par un élève de nos cours par correspondance

SI VOUS SAVEZ ÉCRIRE... VOUS POUVEZ DESSINER...
N'avez-vous pas dit souvent : "Si seulement je savais dessiner !" Soyez-en persuadés : cette faculté, vous pouvez l'acquérir très facilement. Si vous savez écrire, vous pouvez dessiner. La méthode A.B.C. de Dessin vous apprend à retrouver dans tout ce qui vous entoure les lignes, les courbes, les formes dont vous vous servez quotidiennement en écrivant. Elle vous montre comment les employer, comment les unir l'une à l'autre pour représenter n'importe quel modèle par traits précis et fermes. Après, tout devient facile.
RENSEIGNEZ-VOUS : Grâce à cette étonnante méthode, vous pourrez chez vous apprendre tout seul à dessiner non pas d'impersonnelles copies, mais de véritables croquis, des études directes d'après nature. Ce sera pour vous, dès la première leçon, d'un intérêt passionnant. Et si vous envisagez la vente de vos dessins, ils seront d'un rendement très appréciable.

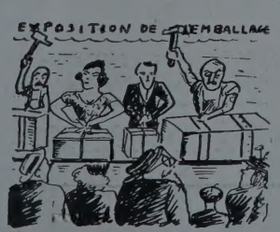
Cette jolie silhouette à la sanguine est l'œuvre délicate d'un de nos élèves devenu maintenant professionnel.

GRATUIT
Demandez la curieuse brochure illustrée (offerte gratuitement) où sont exposés les principes de cette nouvelle méthode et les moyens de vous spécialiser, sans frais supplémentaires, si vous le désirez.

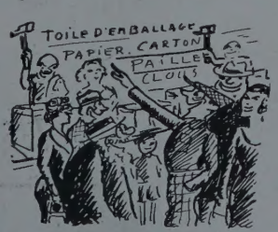
Envoyez ce Coupon pour ALBUM GRATUIT

ÉCOLE A.B.C. DE DESSIN (Stud. A 63)
12, rue Lincoln (Champs-Élysées), **Paris (8e)**
Veuillez m'envoyer sans engagement votre album illustré donnant tous renseignements sur la méthode A.B.C. (Ci-joint 2 timbres pour frais d'envoi).
Nom .....
Adresse .....
Pour la Belgique : **18, rue du Méridien, Bruxelles**

EXPOSITION DE L'EMBALLAGE OU LES PAQUETS TRAGIQUES, par CAMI.



A l'Exposition d'emballage
Des spécialistes de valeur
Vous apprennent l'empaquetage
Et l'art du parfait emballeur.
Un objet on vous empaquette,
Tout est d'équerre et de niveau,
Puis le paquet on dépaquette
Pour l'empaqueter de nouveau !



Dans la foule un coureur cycliste
Aux emballeurs dit, plaisantant :
« Je crois que pour courir en piste
J'ai trouvé un truc épatant !
Avec un maillot « à la page »,
Dont le plan me vient subito,
Fait tout en « toile d'emballage »,
Je gagnerai Coppi Fausto ! »

Un homme à la mine hagarde
Apprenait à bien emballer.
L'emballeuse dit : « Prenez garde,
Emballez sans vous emballer ! »
Pendant plus d'une heure il s'applique,
Mais, voyant mon air interdit,
L'homme étrange soudain m'applique
Sa bouche à l'oreille et me dit :

« Monsieur, je suis d'humeur jalouse,
J'ai coupé ma femme en morceaux,
Ce qui reste de mon épouse
Semble un portrait de Picasso !
Pour mettre en paquets, sans dommage,
Ce puzzle et le semer partout,
Je prends des leçons d'emballage,
Ne le répétez pas surtout ! »

Mais un agent de la « Secrète »,
L'écoutant, pendant qu'il parlait,
Lui mit d'une façon discrète
Brusquement la main au collet.
« Suivez-moi, dit-il sans ambages,
Votre crime il faut « déballer »,
En fait de leçon d'emballage,
C'est moi qui vais vous « emballer » !

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Dans toute la France

LES TISSUS

BOUCHARA

présentent en exclusivité

Ce tissu a subi avec succès les épreuves FLÉSA

FLÉSA
est un contrôle de qualité.
Ce tissu porte l'étiquette

FLESA
(CONTROLE DE QUALITÉ)
LAVAGE EAU TIÈDE
SAVON
SANS FROTTER

PUBLICIS